

LA MER DE
LA TRANQUILLITÉ

MARC PAUTREL

LA MER DE LA
TRANQUILLITÉ

roman

Tiré à part

© *Marc Pautrel*, 2016.

Je lève ma coupe à la Lune.

LI BAI

Un dimanche matin, en allant à l'église, ils aperçoivent sur le terrain qu'ils longent un avion immobilisé. Pendant qu'ils marchent l'avion se met à bouger, il roule, il accélère, puis lentement il quitte le sol, comme si des fils invisibles le hissaient à l'intérieur de sa course, et bientôt il s'élève, il grimpe un escalier caché dans le ciel et en quelques minutes il n'est plus qu'un petit point sombre au milieu des nuages. Puis il revient, se rapproche rapidement, fait un large virage, il plonge vers le sol et bientôt atterrit, lentement, tel un immense pélican qui se poserait sur l'eau.

C'est un Ford-Trimotor, un grand rectangle de tôle ondulée même pas peinte, qui ressemble à un tunnel dans lequel on aurait percé des fenêtres et qu'on aurait redressé à une extrémité sur deux balais terminés par des roues, avec au bout du nez une hélice vissée sur une multitude de carburateurs brillants comme des diamants. Au-dessus de la carlingue, une immense aile avec de chaque côté également une hélice et un moteur. En tout l'avion a donc trois hélices et trois moteurs, d'où son nom, le Trimotor.

Le père et son fils s'approchent, ils lisent l'écriteau : *Baptême de l'air \$3.50*, ils ne se parlent même pas, ils savent tous les deux qu'ils ne veulent plus qu'une seule chose : monter dans la machine, quitter le sol, devenir des oiseaux. Mais comment fait-il pour voler ? demande l'enfant. Son père lui explique que l'avion respecte les lois naturelles, il défie la force de gravité parce qu'il s'appuie sur le vent, il fait comme les condors, il va suffisamment vite pour planer. Ce n'est pas magique, c'est purement technique. C'est ici,

chez eux, dans leur État de l'Ohio, que les avions ont été inventés, c'était à Dayton, il y a trente ans, le premier planeur avec un moteur, on l'appelait le Flyer.

Le Trimotor atterrit de nouveau, à une centaine de mètres d'eux, puis il roule sur la piste dans leur direction, fait demi-tour avec une grande légèreté, comme s'il était une danseuse, freine, ses deux hélices sous les ailes s'arrêtent mais la grande hélice sur le nez continue de tourner, le vacarme est assourdissant. La portière sur le flanc s'ouvre, des formes humaines descendent avec hésitation, elles sont chancelantes, elles ont du mal à marcher, certaines poussent des grands cris d'enthousiasme, d'autres sont livides d'effroi. Tous apparaissent transfigurés d'avoir volé, comme des morts ramenés à la vie, comme Lazare sortant du tombeau et n'y croyant toujours pas. La carlingue se vide de ses passagers, une dizaine, qui s'éloignent en file indienne avant qu'une nouvelle file se présente et monte à bord, et l'avion repart décoller.

Dix minutes plus tard nouvel atterrissage et c'est leur tour qui arrive, Stephen Armstrong et son fils Neil, six ans, si on te demande dis-leur que tu as dix ans, mais personne ne les arrête et ils montent dans l'avion. Ils s'assoient sur les sièges métalliques boulonnés au plancher et recouverts d'un sky marron clair rembourré de mousse. L'avion est si penché vers l'arrière qu'ils sont presque à l'horizontale, ou du moins inclinés à quarante-cinq degrés. Neil est assis côté hublot. Il y a une ceinture de cuir arrimée au siège, que son père lui attache, c'est au cas où l'avion traverserait des turbulences, tremblerait et ferait un looping, volte-face et tête à l'envers.

Les hélices sous les ailes se remettent à tourner, d'abord lentement puis à grande vitesse et l'hélice du nez également accélère sa rotation. La carlingue vibre, le bruit est insupportable, ils ne s'entendent plus parler. L'avion se met à bouger, il avance et roule de plus en plus vite, le paysage défile en côté, puis soudain ils sentent que la terre n'est plus

là, les roues ne touchent plus la piste, le sol ne les porte plus et le ciel les attire, ils décollent, ils planent et ils s'élèvent.

Par le hublot Neil voit le sol s'éloigner, tout ce qui s'y trouve rétrécit, et c'est comme si on avait jeté un sort aux choses, même les plus grosses, maisons, immeubles, clochers, ponts, collines, comme si l'avion était à lui seul capable de les faire diminuer de taille à toute vitesse, comme si soudain on pouvait miniaturiser le monde. Le Trimotor monte à la verticale, sa carlingue tremble et tous ses passagers avec elle, le père de Neil lance des regards affolés vers son fils, mais lui il n'a pas peur, il a l'habitude d'être secoué en vélo sur les chemins défoncés, ça lui plait plutôt de sentir bouger la tôle de l'avion et toutes ses vis, il fait communion avec la machine. Il sourit, du doigt il désigne la vue à son père, leur ville de Wapakoneta soudain mise à leurs pieds, et il aime ce qu'il voit. Il voit le monde d'en haut, il voit le monde de loin, à cinquante mètres, bientôt cent mètres, cinq cent mètres de distance et bien-

tôt deux kilomètres d'altitude, 6500 pieds. Il voit les choses en grand, il devine que l'univers est immense et qu'il est perdu au cœur de cette immensité, dans l'espacement du temps, et même dans une troisième dimension, elle aussi d'une taille gigantesque, celle de l'émotion, de la sensation d'être vivant, l'extase de l'existence. Il faudra toujours penser en grand, toujours prendre de l'altitude, conserver du recul sur la réalité.

Il aperçoit toute la ville en même temps, il observe son quartier, il localise sa maison, pas très loin de la mairie et de l'église, toutes devenues soudain si petites. Sa mère est quelque part sous les toits, elle les croit à l'église, elle ignore qu'ils volent, elle aurait trop peur pour eux. Lui, il n'a toujours pas peur, il est sidéré par la terre vue du ciel, toutes les choses enfin observées en une fois dans leur globalité.

L'avion revient vers le sol, il descend rapidement à présent, ils aperçoivent la piste, elle se rapproche, ils vont très vite, soudain l'avion se penche en avant et les roues

touchent violemment le sol, ils sont à nouveau sur terre, ils roulent, l'avion semble ne pas pouvoir s'arrêter, les pneus crissent en freinant, il finit par ralentir progressivement puis enfin il s'immobilise. Le soir, Neil dit à son père et sa mère qu'il a pris une grande décision : il veut vivre dans le ciel.

Un petit oiseau à moteur : avec sa carlingue jaune soulignée d'une bande écarlate, l'Aeronca 7AC ressemble à un rouge-gorge, et paraît tout aussi fragile. La première fois que Neil y vole avec son instructeur, assis sur le siège arrière et regardant par-dessus son épaule, il a seulement quinze ans mais n'a toujours pas peur. Il faut mettre le contact sur le tableau de bord puis redescendre de l'avion et lancer l'hélice à la main en prenant la précaution de s'éloigner aussitôt qu'elle se met à tourner. Puis on remonte dans la carlingue, on pousse la manette des gaz, on roule, on tient fermement entre les ge-

noux le manche qui commande les ailerons, l'avion continue de rouler, droit face au vent, on augmente lentement la vitesse, et au bout de quelques minutes imperceptiblement la chose arrive, à un moment l'avion n'épouse plus le sol, l'attraction terrestre le libère, les ailes s'appuient sur le vent et très rapidement on monte à l'altitude voulue.

Le petit avion de la Aeronautical Corporation of America a été fabriqué ici, dans l'Ohio, tout ce qui vole naît désormais dans l'Ohio, c'est un monomoteur biplace de 65 chevaux, 10 mètres de longueur, 6 mètres d'envergure, masse maximale 552 kg, plafond de vol 4100 mètres, rayon d'action de 740 kilomètres. Sa vitesse maximale est de seulement 195 km/h, inutile d'aller plus vite puisqu'on plane, tout est tellement facile. En moins d'un an, Neil a appris à piloter et le jour anniversaire de ses seize ans il obtient son brevet de pilote, il n'a même pas encore son permis de conduire les automobiles.

Il passe tout son temps libre à Port Koneteta, l'aérodrome de Wapakoneta. Son ins-

tructeur lui apprend comment voler dans les pires conditions, comment récupérer son appareil parti en vrille, comment sortir d'un décrochage quand l'avion ne plane plus. Il n'a toujours pas peur et pourtant il n'est pas non plus tête brûlée, pas délirant ni enfiévré, il est seulement curieux, fasciné par les limites de la physique et de la technique, comment on peut dominer le moteur si on sait le prendre comme il faut, comment on peut retourner contre lui la force d'un adversaire dix fois plus fort et parvenir à en triompher, il pratique le judo du ciel. Il fait du vide son allié, il l'amadoue, se joue de l'attraction terrestre. Tout cela toujours avec un grand calme et un impressionnant mutisme.

Il sourit doucement, il plonge ses yeux bleus dans tous ceux qu'il rencontre, il écoute, il comprend, il n'a qu'un seul but, dessiner dans les airs, faire des loopings, tracer des droites, tresser des huit, s'amuser avec la force de gravité, le reste importe si peu, il n'est heureux que dans la chute sans cesse recommencée. Maintenant qu'il a son bre-

vet de pilote, il voudrait voler tous les jours, mais c'est très cher, alors pour payer il se propose de tester les avions en révision, et tous les jours à la sortie du lycée il vient en vélo jusqu'à Port Koneta, quitte sa selle et s'assoit dans une carlingue. C'est lui qui devient le chercheur de pannes, le vérificateur de réparation, le pilote d'essai capable de détecter à l'oreille le moindre ronronnement bizarre des cylindres, ou de l'hélice, ou des tringles des ailes et des dérives, et même la simple différence du bruit du vent autour de l'avion le renseigne. Il sent tout, il voit tout, il n'a toujours pas peur, il pense qu'en cas de problème il pourra toujours se poser à temps, pour peu que les deux ailes soient encore là à droite et à gauche, même sans moteur, rien qu'en planant, il croit vraiment qu'il est le fils du vent.

Sous lui le vide, au-dessus de lui le ciel, entre ses mains le manche d'un énorme North American T-6 Texan, monomoteur de 550 chevaux, 8 mètres de long et 12 mètres d'envergure, masse maximale 2500 kg, plafond de vol 7400 mètres, rayon d'action 1175 km. Sur le flanc de la carlingue grise et noire est peinte l'étoile blanche entourée de son cercle bleu et traversée de la bande rouge et blanche, et plus en arrière sur le fuselage l'énorme inscription blanche "Navy" : Marine. Cet avion massif, avec ses ailes immenses et son allure de mini-tank, est utilisé pour la formation de tous les pilotes, y

compris les jeunes de dix-neuf ans fraîchement arrivés de l'Ohio pour faire leur service militaire dans la Marine à l'autre bout du monde.

Qui dit Marine dit mer et océan, il faut donc apprendre à atterrir sur l'eau, ou plus précisément sur un bateau, ça s'appelle apponter : se poser sur un porte-avions. Sur la piste d'entraînement d'une base à terre, on a dessiné au sol les dimensions d'un pont de porte-avions, l'espace que le pilote ne doit pas dépasser, et il commence à essayer de faire des posé-décollé, on touche, on repart, on calcule la vitesse, la distance, l'intervalle, et on remet les gaz pour un nouveau passage. Ensuite, une fois qu'il maîtrise la première étape, on dispose le brin d'arrêt, un câble tendu en travers de la piste, et l'appareil descend sa crosse d'appontage, et le pilote essaie d'accrocher. Il y a deux câbles en parallèle, si on rate le premier on attrape le second. À la fin, pour la qualification comme pilote, mieux vaut chaque fois attraper le premier brin d'arrêt. Sur le porte-avion, en vraies

conditions, avec le navire filant à pleine vitesse face au vent et l'océan tout autour, il y aura quatre brins d'arrêt. Il faut donc atterrir sur une distance de cinquante mètres, jamais plus long, un immense aéroport mouvant, un morceau de terre mobile à la surface des eaux.

Enfin, un jour, Neil Armstrong décolle de la terre ferme aux commandes du T-6 Texan, il met le cap sur le Pacifique et survole plusieurs heures les flots avant de découvrir au loin cette forme incroyable, un épais rectangle sombre aux angles vifs qui paraît immobilisé et comme égaré au milieu du grand océan. Mais à mesure qu'il approche il découvre le long sillage blanc que le porte-avions trace dans les flots, une énorme traînée, et en spirale parce que le vaisseau vient de manœuvrer pour se mettre face au vent. Le bâtiment file à sa vitesse maximale, l'avion de son côté a brûlé exprès tout son carburant, il ne lui reste plus que dix minutes d'autonomie, il faut qu'il soit le plus léger possible pour se poser sans danger, et arriver

aussi vite qu'il peut, tout en appontant lentement pour pouvoir s'arrêter, donc le porte-avions navigue à pleine vitesse, 30 nœuds, impossible de se poser au ralenti comme sur une piste à terre puisqu'ici il faudra impérativement remettre les gaz et repartir dans les airs si sa crosse n'accroche pas le câble d'appontage, premier brin d'arrêt, celui des téméraires, deuxième brin, celui que la plupart accrochent, troisième brin, la dernière chance, quatrième brin, déjà les gaz doivent être remis car aussitôt après c'est la fin de la piste et l'eau en contrebas à vingt mètres, vingt mètres d'altitude pour repartir, c'est si peu.

Il n'a encore jamais fait ça, jamais vécu cette scène, même en tant que passager, la piste apparaît devant lui mais le sol ne commence qu'à un endroit précis, avant c'est l'eau et le vide et la coque du vaisseau, il ne faut arriver ni trop bas ni trop haut, il faut toucher à un mètre près, des centaines de fois il a touché-décollé à terre et il avait le droit à l'erreur, mais ici soit il apponte, soit

il explose ou s'éjecte et perd l'avion, et ne volera plus jamais dans la Marine, et Neil préférerait encore perdre la vie.

Il n'a pas peur, il n'a jamais peur, il sait rester calme, presque nonchalant, précis, détendu. Contact. Le premier brin a été accroché, Neil Armstrong a apponté sur l'USS Cabot. Il effectue encore les jours suivants cinq autres appontages, tous réussis au premier passage, et le voilà pilote "qualifié" pour l'appontage. Il lui faudra continuer, se dit-il aussitôt, devenir pilote "confirmé", et pourquoi pas confirmé pour l'appontage de nuit, le plus complexe, réservé à quelques rares pilotes, des dieux vivants qu'on surnomme les hiboux.

Les frontières du ciel ne sont pas visibles, son avion vole au-dessus du 38^e parallèle nord, à l'autre bout de la planète, en Asie. Les deux Corées sont en guerre, il est aux commandes d'un Grumman F9F Panther, magnifique avion à réaction de forme ramassée mais gracie, une espèce de bolide de poche avec ses réservoirs oblongs situés au bout des ailes, une sorte d'hirondelle bleu foncé revêtue de l'étoile blanche de la Marine, turboréacteur, 10 mètres de long et 12 mètres d'envergure, masse maximale 7400 kg, vitesse maximale 925 km/h, plafond de vol 13600 mètres, rayon d'action 2100 km.

Le porte-avion USS Essex croise au large des côtes coréennes, c'est de là qu'Armstrong décolle chaque jour depuis une semaine pour des missions en territoire hostile, reconnaissance, escorte, et même attaque au sol.

Aujourd'hui c'est sa sixième mission, il doit bombarder un stock de munitions. Il entre dans la vallée ennemie à 700 km/h, fond immédiatement sur son objectif pour éviter le rideau de la DCA qui découpe le ciel au rasoir. Il atteint sa cible et se dégage quand soudain il voit face à lui un trait dans le ciel, un câble d'acier anti-aérien tendu entre les collines, impossible de l'éviter, l'aile droite de son Panther est aussitôt sectionnée. C'est comme si on lui avait coupé une jambe, l'avion n'est plus équilibré, il a perdu sa portance, il faut voler en compensant le déséquilibre, rester sur la tranche, mais l'avion n'est bientôt plus contrôlable, Armstrong est encore au-dessus des lignes ennemies, il lui faut aller le plus loin possible vers le sud, puis chercher un point d'eau au-dessus duquel s'éjecter pour éviter les arbres. Il voit un

lac. Maintenant. C'est la première fois qu'il s'éjecte, il n'a jamais été formé, un collègue lui a vaguement expliqué le mécanisme, la technique elle-même est récente.

Il tire l'anneau d'éjection placé entre ses jambes, des boulons explosifs font s'envoler la verrière, un harnais bloque ses jambes et ses épaules, la fusée projète le siège hors de l'habitacle, le petit moteur de propulsion s'allume et fait s'élever le siège, la propulsion s'arrête, une explosion libère le petit parachute stabilisateur, puis ouverture du grand parachute, et une dernière explosion libère son siège. L'avion fou a disparu derrière la colline et s'est écrasé, seul reste un pilote suspendu dans le vide sous un champignon de toile et qui descend lentement vers le sol. Aucun coup de feu dans sa direction, il n'a pas été repéré par l'ennemi.

Le ciel l'entoure d'un grand silence, l'air est plus léger ici, plus profond, moins humide, il se verrait bien rester un long moment comme ça, suspendu au milieu de rien, les pieds dans le vide, les épaules et la taille

chargées de le garder en vie, de le faire non pas planer mais descendre lentement, très lentement. Il a dans sa veste un revolver 38 Smith & Wesson, deux fusées de détresse, trois rations de survie, et autour du cou un gilet de sauvetage, il avisera quand il sera au sol, il n'est pas pressé, chaque chose en son temps, il a perdu son avion mais il a sauvé ses os, c'est déjà quelque chose. Pour l'instant, le vent l'aide, il le pousse dans la bonne direction, vers le sud, du côté des américains, encore quelques longues minutes comme ça et il sera sur le bon versant du front.

Il atterrit dans une rizière, il sort du champs et se croit sauvé quand il entend un bruit de moteur qui approche. Mais c'est une jeep américaine. Elle stoppe en dérapant sur la piste et Armstrong alors voit une chose qui lui fait penser qu'il est mort : au volant de la Jeep se trouve Goodie, son camarade de chambrée à l'école de vol, devenu depuis lieutenant sur la base avancée toute proche, et qui passait sur ce chemin un peu par hasard. Plusieurs de ses cama-

rades pilotes qui l'accompagnent ce jour-là meurent dans l'attaque et dans les suivantes. La chance, le hasard et la grâce ne font qu'un.

Il ne réalise pas qu'il a effectué en une seule année soixante-dix-huit missions de guerre au-dessus de la Corée. Il est même surpris de recevoir, à la fin de son service actif, pas moins de quatre médailles de guerre : la Air Medal, la Gold Star, la Korean Service, et la Engagement Star. Depuis dix-huit jours, il a vingt-deux ans.

Un petit garçon court au milieu du jardin, c'est son fils. Une petite fille, légèrement plus jeune, essaie de marcher aussi rapidement qu'elle peut à sa poursuite, c'est sa fille. Leur mère est tout près, elle étudiait à l'Université avec Neil, elle l'a suivi en Californie. Mais la petite fille tombe, elle saigne un peu au front, et quand sa mère la soigne, elle remarque que ses yeux restent étrangement tournés de travers, et les jours suivants ses yeux se croisent. C'est très impressionnant, cela fait peur, ils l'emmènent voir un pédiatre, il ne comprend pas, fait faire des examens, rien de cassé, pas de lésions ap-

parentes, mais il faut encore vérifier l'état des nerfs optiques. On lui injecte le liquide qui doit rendre apparent aux radios ses vaisseaux, c'est un examen douloureux mais la petite fille est courageuse, elle a vu l'inquiétude de ses parents, elle sait elle-même que ça ne va pas comme il faut en elle, elle voit mal les choses depuis quelques semaines, tout se dédouble. Elle n'a mal nulle part mais elle sent qu'elle change, elle ne perçoit plus le monde comme avant, ses souvenirs deviennent plus anciens, elle comprend davantage de choses, les causes et les conséquences, et leur enchevêtrement jour après jour, elle découvre l'histoire des êtres et des arbres, elle découvre qu'il existe une distance qui s'appelle le Temps, elle se sent vieillir. L'examen du cerveau révèle que la vue de la petite fille est perturbée par la présence d'une tumeur cérébrale maligne. Neil Armstrong change de monde.

Immédiatement les médecins commencent un traitement aux rayons X, mais les conséquences sont terribles pour la

petite fille et au bout de quelques jours elle ne peut plus marcher qu'avec difficultés, elle n'a plus aucun équilibre, elle tombe à chaque fois qu'elle veut se tenir debout, et pourtant chaque fois elle se redresse, elle essaie de marcher, elle tente de s'adapter à ce nouveau corps malade. Comme elle n'a pas mal, elle ne pleure pas, mais lorsqu'elle voit sa mère pleurer elle se met aussi à pleurer. Après un mois, la tumeur a réduit de taille. Les médecins ne sont toujours pas optimistes mais ils ont gagné du temps, quelques semaines, quelques mois, quelques années, on ne peut pas savoir.

Un après-midi, alors qu'elle joue avec lui aux briques de construction et qu'elle l'aide à édifier une maison, son petit frère voit que ses yeux s'écartent à nouveau, que leurs trajectoires se croisent, et quand elle veut se lever, elle doit s'y reprendre plusieurs fois, ses jambes et ses bras ne lui obéissent plus, ils sont comme des chevaux échappés devenus fous, des branches fragiles et bousculées par le vent, son corps tremble, elle ne voudrait

pas que son frère, et sa mère et son père s'en aperçoivent, ils seront si déçus, elle voudrait leur cacher que tout ce qu'ils ont fait pour elle, et aussi les médecins si bons, et les infirmières si gentilles, que tout cela n'a servi à rien. Mais son petit frère a vu et appelle. On l'emmène aussitôt chez le pédiatre, rapide examen clinique, questions, réponses, oui de nouveau elle a la double vision, il y a deux images qui se superposent et elle trouve ça énervant. Elle n'arrive plus à parler normalement, les mots se piétinent, ils ne se forment plus correctement dans sa bouche, elle les voit, elle les entend par avance, mais une fois qu'elle veut les prononcer sa langue se dérobe et les sons ne prennent jamais forme.

Quelques jours plus tard, c'est son visage qui s'affaisse sur un côté, la tumeur cérébrale progresse, elle prend toute la place dans sa tête, elle chasse la petite fille de son propre corps. Il n'y a rien à faire contre ça, ses parents tentent tout pour l'aider, les médecins font le maximum, mais on n'y peut rien, elle a eu sa part de temps sur cette terre, elle a

vécu sa vie, tous ces traitements la fatiguent tellement, ces médicaments, ces appareils immenses et tout blancs, ça ne sert à rien, on n'a jamais rien fait avec des appareils technologiques, à part peut-être le téléphone qui lui permet d'entendre la voix de son père lorsqu'il est au travail sur la base aérienne et qu'il l'appelle le soir avant qu'elle s'endorme. À l'hôpital les médecins la soumettent à un tout nouveau traitement, à base de cobalt, qui permet d'agir plus fortement sur la tumeur. Noël arrive et on lui offre beaucoup de cadeaux et elle est heureuse pendant quelques secondes, le temps qu'elle comprenne que ses parents ne parviennent pas à être heureux à leur tour, qu'ils pensent au futur, au Temps, encore au Temps, les adultes ne pensent toujours qu'au Temps. Fin janvier, à trois ans moins trois mois, épuisée par le traitement de la maladie, la petite fille meurt de faiblesse.

Neil Armstrong sort du cauchemar pour entrer dans un autre. Il garde le silence et tente de cacher à tous sa tristesse abys-

sale, mais ses collègues et ses supérieurs lui témoignent leur peine et, durant une journée entière, sur la base d'Edwards où il travaille et s'entraîne, aucun avion ne vole, le ciel reste vide en hommage à la petite Karen. Aux funérailles, il demeure stoïque, et plus tard le couple a un troisième enfant, mais c'est un garçon, et plus jamais Neil ne parle de sa petite fille, ni aux collègues ni aux amis, ni à personne. Elle a changé de monde, elle est au ciel.

Assis la tête en bas, les jambes pliées à angle droit et sanglé sur un siège renversé, enveloppé dans sa combinaison étanche et son casque intégral, il attend en compagnie de son collègue installé dans la même position. Ils sont tous les deux enfermés dans un sarcophage conique : la capsule Gemini, elle-même fixée au sommet d'une tour de trente-deux mètres de haut : une fusée Titan II. Le lanceur Titan est un missile balistique intercontinental originellement conçu pour emporter une charge militaire, plus précisément une ogive thermonucléaire W53 d'un poids de 3,6 tonnes et d'une puissance explo-

sive de 9 mégatonnes, soit l'équivalent de six cent fois la bombe d'Hiroshima. L'agence spatiale américaine a modifié le missile Titan en remplaçant l'ogive thermonucléaire par une capsule Gemini, et aujourd'hui 16 mars 1966, c'est le huitième lancement du programme, Gemini 8, et ses deux passagers s'appellent David Scott et Neil Armstrong.

Voilà donc son nouvel engin, le plus rapide dans lequel il soit jamais monté et bien plus long qu'un avion : une fusée, taille 31 mètres, diamètre 3 mètres, masse totale 154 tonnes, puissance du premier étage du lanceur : 1900 kN pendant une minute et trente-six secondes, puissance du second étage : 445 kN pendant trois minutes, altitude : environ 200 kilomètres, vitesse : 20.000 km/h. Sous son dos, donc, un millefeuille très particulier composé d'un réservoir d'oxydant, puis un réservoir de carburant, puis le moteur du deuxième étage, puis un autre réservoir d'oxydant deux fois plus long que l'autre, un réservoir de carburant lui aussi deux fois plus long, puis le moteur

du premier étage, et enfin la tuyère du moteur. Le carburant du lanceur Titan, Ahozine et Hydrazine, est d'ailleurs très toxique, à la fois dangereux et cancérigène, et le remplissage des réservoirs est une opération si périlleuse que la capsule Gemini a été dotée d'un système de sauvetage avant lancement, composé de parois amovibles avec boulots explosifs et sièges éjectables : si les réservoirs prennent feu avant le décollage, les astronautes s'éjectent. Ils sont allongés sur une bombe liquide, mais c'est la seule solution pour échapper à l'attraction terrestre et se placer sur orbite. Tout ira bien. Le missile nucléaire devenu fusée va les expédier dans l'Espace.

Compte à rebours. Poussée des moteurs. Ascension. Les astronautes sont écrasés par la puissance, verticalité parfaite, pression de la Terre qui refuse que ses enfants la quittent. Malgré tout il faut tenir tête, ils ont été entraînés à ça, ils ont subi les tests puis les conditions extrêmes, aux limites physiques et même au-delà, blessures et endurance,

et résistance progressive, et la douleur ne compte plus en comparaison du but, aller dans l'Espace, être en orbite, tourner autour de la Terre. Six minutes de poussée des moteurs au total, le premier étage suivi du deuxième étage.

La douleur, puis d'un coup la fin du vacarme, le silence, le corps qui devient une simple plume, et la lumière absolue, soleil insoutenable, soleil éternel, clarté électrique, et partout le bleu, la majesté des océans parsemés de nuages blancs et de continents sablonneux. Pas le temps de rester méditer de longues minutes, mais Neil obtient tout de même la confirmation que oui, c'était bien la vérité, la Terre est bleue, la Terre est ronde.

Scott et lui sont venus là-haut pour faire deux choses : arrimer la capsule à un vaisseau-cible déjà en orbite et faire une sortie extra-véhiculaire, flotter dans l'espace plusieurs minutes. L'arrimage à un vaisseau déjà en orbite est une étape indispensable pour aller plus loin dans l'exploration de l'Espace et notamment de la Lune. La fusée-cible

Agena est un cylindre de 6,3 mètres de long et 1,5 mètre de diamètre qui pèse trois tonnes, il s'agit d'un étage de lanceur qu'on a satellisé au lieu de le laisser retomber au sol. Vue de loin, la fusée-cible Agena paraît immense et évoque un fuselage d'avion, mais de plus près Armstrong et Scott vont découvrir son vrai diamètre : le tiers de celui de leur capsule, autant dire un long tube, une extension momentanée de Gemini lorsqu'ils s'y seront arrimés.

Ils tournent autour de la Terre à l'intérieur de Gemini et c'est une chasse qui commence, une course-poursuite, il leur faut rattraper cette cible en orbite qui tourne à la même vitesse qu'eux, plus de 20.000 km/h, le tout en orbite basse, à 200 km d'altitude. Ils font une fois le tour de la Terre pour se rapprocher, et une fois encore, et à nouveau une troisième orbite, et à présent, exactement comme s'il s'agissait d'une formalité, exactement comme à l'entraînement, ils se trouvent maintenant dans l'axe d'Agena. Le radar situé dans le nez de Gemini se met

à sonner, il a détecté Agena, la station est là quelque part devant eux, à une centaine de kilomètres. Armstrong repositionne leur capsule grâce aux propulseurs jusqu'à ce que le point brillant et à peine croyable qu'ils ont aperçu dans l'Espace, l'objet métallique d'origine humaine et revêtu du drapeau étoilé, grossisse au point qu'ils puissent bientôt le toucher. Et la chose arrive, le cylindre métallique est face à la capsule, l'entonnoir les attend, le nez de Gemini s'y encastre, Scott actionne la poignée qui verrouille le crochet, le premier rendez-vous entre un vaisseau et une station spatiale en orbite a eu lieu, Gemini et Agena sont arrimés, les deux ne forment plus qu'un.

La capsule est fixée au bout de la fusée-cible, mais si longue que c'est Agena qui semble s'être fichée dans le nez de Gemini. Armstrong et Scott commencent la procédure de vérification de tous les paramètres pour leur sortie dans l'Espace, ils dépressuriseront bientôt la cabine et ouvriront la porte papillon, les combinaisons herméti-

quement fermées, le câble de retenue fixé au siège, ce sera la deuxième sortie extravéhiculaire d'un américain depuis celle d'Edward White l'année précédente avec Gemini 4. Armstrong a beaucoup envié son camarade White, il a vu comme le monde entier cette photographie couleur de son collègue flottant dans l'Espace, les pieds dans le vide au sens propre, la visière orange miroitant la capsule, les océans et les nuages partout derrière lui et sous lui, avec sur son épaule le drapeau rouge et bleu magnifique, un drapeau rempli d'étoiles depuis bientôt deux siècles, sa combinaison blanche aussi immaculée que celle d'un docteur, d'un pape, d'une mariée, et le vide sidéral comme nouvel espace naturel. Bientôt ce sera le tour d'Armstrong et Scott, ils feront au total trois sorties pendant cette mission, deux à la lumière du jour et une dans l'obscurité.

Mais quelque chose arrive. En faisant leurs vérifications, ils remarquent que la ligne d'horizon bouge, la courbe de la Terre change dans le hublot, signe que l'at-

telage Gemini-Agena bascule lentement. Pour se stabiliser, ils enclenchent le système de contrôle d'altitude, le propulseur fait une courte poussée de quelques secondes, puis s'arrête. Alors, inexplicablement ils se mettent à pivoter, Gemini et Agena entament une lente révolution, puis une deuxième, ils tournent lentement sur eux-même. Ils entendent des petits grincements métalliques, la fusée Agena se déforme sous la pression, et Gemini la suit dans la rotation qui s'accélère peu à peu. Il faut se désarrimer, quitter la station. Le centre de contrôle au sol donne son accord.

Gemini se sépare d'Agena et soudainement c'est le cauchemar, la capsule se met à tourner comme une roue échappée, une toupie délirante. Gemini fait sur elle-même un tour complet par seconde, les astronautes sont dans une machine à laver, ils ne peuvent plus bouger ni penser.

Scott se pense déjà mort, Armstrong au contraire est agacé de ne pas trouver la cause du problème, il a gardé l'habitude de

chercher les pannes sur les avions, c'est un ingénieur de formation, le premier civil à être devenu astronaute, c'est un pilote d'essai qui a tout testé, et d'ailleurs cassé pas mal d'avions, éjections et atterrissages d'urgence, il aime chercher les aiguilles dans les bottes de foin, réparer les pannes à chaud. Armstrong essaie de comprendre ce qui se passe, de trouver une solution. La capsule tourne à la même vitesse depuis des dizaines de minutes, les deux astronautes sont au bord de l'évanouissement mais Armstrong continue de chercher et répéter les procédures, jusqu'à ce qu'il coupe un à un les huit propulseurs puis les rallume l'un après l'autre. C'était ça. Inexplicablement le moteur trois était resté allumé, il fonctionnait à plein régime depuis leur arrimage, il les emmenait tout droit en enfer. Au bout de 90 minutes d'une rotation infernale, le moteur est coupé et la capsule se stabilise aussitôt.

Pendant que Scott s'énervait, que la base au sol posait des questions, que tout le monde s'affolait, qu'on réveillait le Pré-

sident pour le tenir informé, Armstrong malgré le roulé-boulé, faisait tranquillement ses petites affaires, décortiquait le processus point par point, essayait une commande puis une autre, pas à pas, méthodiquement, une chose après l'autre et du général au particulier, vitesse, assiette, altitude, cap, toujours revenir aux fondamentaux.

Le propulseur défectueux a épuisé la majeure partie du carburant, alors au bout de seulement dix heures et sept orbites, la mission est avortée et Gemini revient sur Terre.

Le deuxième plus grave incident des missions Gemini et Apollo réunies vient d'avoir lieu et ils s'en sont sortis, mais Armstrong continue à arborer son sourire timide, et quoi qu'il arrive il reste modeste et calme, il est celui que ses collègues surnommaient déjà dans la Marine "Mister Cool", le type qui ne panique jamais.

Trois heures du matin, nuit profonde, il dort et rêve, le silence est partout, les heures du sommeil sont si douces, rien n'est plus merveilleux que dormir, si ce n'est flotter dans l'Espace, il le fera bientôt, marcher au milieu du vide et au-dessus du bleu des océans, du blanc des nuages et du noir étoilé de la galaxie, oui, la voie lactée, marcher le long de la voie lactée. Son camarade astronaute tape amicalement l'épaule de Neil, lui prend le biceps, le secoue, encore, encore, lui dit Chéri, crie maintenant Chéri, Chéri, et le secoue. Neil ouvre les yeux, c'est sa femme qui le secoue, elle crie, il sent immédiate-

ment l'odeur de brûlé, il comprend, allume la lampe, et il voit la fumée qui se glisse lentement sous la porte. Le feu.

Il y a des flammes dans le couloir, entre leur chambre et celle des enfants, le couloir brûle. Sa femme essaie d'appeler les pompiers mais c'est la pleine nuit, aucune opératrice ne répond, alors elle descend l'escalier et part réveiller les voisins, l'astronaute Ed White et sa femme. White comprend immédiatement et sort en pyjama avec un tuyau d'arrosage pour essayer d'éteindre le feu. Armstrong est resté à l'étage, il est face au couloir, il se couvre la bouche et le nez avec une serviette mouillée et commence à avancer au milieu de la fumée et des flammes, la chaleur est effroyable, il sent le feu l'effleurer, ses vêtements pourraient s'embraser mais il continue de marcher sans rien voir, il n'est plus qu'à deux mètres de la chambre des enfants, il ouvre la porte, réveille son grand fils de 10 ans qui dort profondément, vite il faut partir. Il va vers le petit de 4 ans, il le prend dans ses bras et il ne se réveille

même pas, Armstrong va à la fenêtre, ouvre le battant, il appelle son collègue White qui arrive et comprend, Armstrong lâche son fils et White le récupère deux mètres en-dessous, l'enfant pleure mais tout va bien.

Armstrong revient vers la porte et dit au grand, tu restes derrière moi, tu te colles à moi et tu ne t'arrêtes pas, surtout pas, et ils partent dans le couloir. Il n'y a plus de flammes visibles tout d'abord, il n'y a qu'un brouillard de fumée épais comme un mur, et il faut traverser ce mur, parcourir tout le couloir jusqu'à l'escalier, puis l'entrée et la porte. La fumée est plus brûlante que du feu, Armstrong souffre, son fils tousse et pleure. Il avance toujours, en se guidant du mur, il étouffe, il sent toujours son fils qui le suit accroché à lui, il chancelle un peu, il croit qu'il va s'évanouir, les choses autour de lui clignotent, le brouillard s'étoile et tourbillonne. Il crie : Allez, allez, allez. Ils sont dans l'escalier. Ils sont dans le vestibule. Ils sont dehors.

Les pompiers arrivent enfin, mais la mai-

son brûle comme une torche, ils ne peuvent plus rien faire, ils se contentent d'arroser et d'attendre. C'est fini. Quand le jour se lève, la maison n'est plus qu'une carcasse noire fumante, tout ce qu'ils avaient a brûlé, mais ils sont vivants et entiers.

Puis, parce que la destinée cherche toujours à alourdir la vie des pauvres humains, près de trois années plus tard, l'astronaute Edward White fait partie de l'équipage du vol Apollo 1, qui n'aura jamais lieu. Lors d'un des derniers entraînements avant le lancement, les trois hommes se trouvent dans leur capsule en conditions réelles de vol, ils répètent un à un les gestes de la mission. Il y a une gaine électrique mal isolée sous un siège, et un court-circuit se produit, et l'air qu'ils respirent est constitué d'oxygène à 100 %, et aucun matériau et aucun textile dans la capsule n'est ignifugé. L'étincelle met le feu au siège, puis les flammes se gavent d'oxygène, le centre de contrôle entend les astronautes lancer l'alerte, ils crient, les ingénieurs à l'extérieur crient aussi. Il faut de

longues minutes pour déverrouiller les panneaux d'ouverture. Quand les techniciens ouvrent enfin la capsule, il ne trouvent que des cendres. Armstrong est à l'autre bout du pays, on le prévient par étape et il finit par comprendre que le feu, dont son ami l'avait sauvé une nuit, d'une façon terrifiante s'est vengé.

La vie est un fil fragile, surtout dans son métier. Le voilà maintenant assis sur le rebord d'un lit, mais ce n'est pas un lit, c'est un simple sommier, et un *sommier volant*, c'est comme ça que les ingénieurs d'ici appellent cet engin, une grande plaque plate sous laquelle on a installé des moteurs-fusées et qu'il doit faire voler. Il a aidé à sa conception, il a été un des premiers testeurs, le pilote d'essais principal, et maintenant que le module est prêt, il s'entraîne.

C'est son premier avion sans ailes. Un grand maillage de tubes en aluminium soudés entre eux pour former un hexagone,

avec quatre angles principaux plus un nez et une queue, et sur les quatre angles quatre nouveaux tubes qui font office de pattes avec de petites roues au bas. Une araignée de métal, la première araignée volante, qui s'élève à la verticale en quelques secondes, comme si elle était aspirée par le ciel, rappelée là-haut, tirée par une élastique. Un turbo-réacteur sur le dessous, deux gros moteurs-fusées à côté, et quatre grappes de plus petits moteurs-fusées aux quatre angles pour stabiliser le tout, et l'araignée volante vit sa vie, elle monte, elle descend, elle se déplace par à-coup, avec ses pattes qui pendent, et sur le nez, harnaché dans son siège éjectable avec son casque et son oxygène, se tient le pilote, tout petit, le cerveau et la paire d'yeux de la bête. Par périodes, l'araignée crache sous elle de la fumée, une grande valeur blanche ou des petites fumées noires, ce sont les réacteurs, elle s'incline légèrement, change de direction, file vers l'horizon, puis s'élève encore très haut au-dessus du sol, cent mètres, deux cents mètres, cinq cents mètres d'alti-

tude.

Armstrong sait qu'il n'y a pas plus instable que cet engin, un avion sans ailes, un hélico sans pales ni queue, une brique plate, un sommier qui peut en une seconde se transformer en cercueil, il suffirait d'une seule faiblesse des fusées, quelques secondes de panne, une perte d'assise puis d'équilibre de l'engin, un court-circuit ou une explosion du carburant. Il s'en moque, il se moque de tout désormais, il faut le faire, il faut perfectionner la méthode pour alunir puis repartir, se poser sur la Lune puis redécoller. Mieux vaut mourir ici maintenant que là-haut plus tard. Après ce qu'il a traversé, plus rien ne compte pour lui, la vie est une route droite qui ne prendra jamais fin.

C'est au mois de mai 1968 qu'il fait les derniers essais de ce qui sera le module lunaire. Avec un escabeau il se hisse jusqu'au petit espace contenant le siège éjectable du pilote, soudé au milieu de l'enchevêtrement de tubes métalliques, sur la tête de l'araignée. Une sorte d'échafaudage d'immeuble,

mais tout plat et avec seulement quatre piliers sur le sol, oui, exactement une araignée, un insecte plat avec un corps en dôme et de longues pattes arquées. Il a le feu vert pour décoller, il amène vers lui un des deux manches à balai rudimentaires qui dirigent l'engin. Le module lunaire s'élève verticalement en une seconde, immense puissance du réacteur central, les moteurs-fusées d'appoint sur les côtés permettent la stabilisation et le déplacement. L'araignée lévite, elle se déplace. Armstrong monte, manœuvre, il apprend à connaître la machine, c'est avec elle qu'il faudra alunir sous une gravité six fois moins importante, il est à l'entraînement.

Il se trouve à cent mètres d'altitude, gauche, droite, accélération, montée, descente, le module grimpe, il s'incline légèrement, puis davantage, soudain la manette de stabilisation devient inopérante, le module s'incline de plus en plus, les commandes ne répondent pas, 30°, 45°, 60°, il faut encore essayer de sauver cet engin, 90°, le module arrive à la verticale, il va se mettre sur le dos,

Armstrong s'éjecte. Il volait à trente mètres, beaucoup trop bas pour sauter en parachute. La fusée du siège éjectable l'a fait monter de quelques mètres, le parachute s'ouvre trois secondes avant qu'Armstrong heurte le sol, le module s'écrase à vingt mètres de lui dans une grande explosion. Armstrong est étendu sur le sable, il ne bouge plus.

Les secours se précipitent vers lui, mais avant qu'ils arrivent il se relève sans difficultés apparentes, enlève son casque, crache du sang, crie qu'il s'est sectionné la langue, qu'il est en colère d'avoir perdu l'engin, trois millions de dollars en feu, tout est à reconstruire. Mais une heure plus tard il relativise, il a appris, il a compris pourquoi cela ne marchait pas, le contrôle de la stabilisation, il sait comment réparer ça, comment mieux gérer les grappes des moteurs-fusées d'appoint. Quinze mois avant la date supposée de la mission Apollo 11 il a failli mourir, mais ça lui est égal, l'ingénieur en lui a encore découvert quelque chose de nouveau, il a encore avancé, et c'est tout ce qui compte. La

Lune cherche à leur échapper mais le filet se resserre sur elle semaine après semaine.

C'est un gratte-ciel. Un gratte-ciel cylindrique et qui vole. Rien n'étonne jamais Neil Armstrong, mais là pourtant il met quelques secondes à adapter son esprit aux dimensions du lanceur Saturn 5. Lorsque dans le hangar d'assemblage les étages étaient encore couchés, ils ne lui semblaient pas si énormes, mais à présent, empilés les uns sur les autres à la verticale, cela commence à faire très volumineux. Ce sera définitivement le plus gros engin volant qu'il aura jamais piloté, 110 mètres de haut, dix mètres de diamètre, une masse totale de 3000 tonnes, environ 34 MN de poussée durant trois mi-

nutes, rien à piloter, rien à corriger dans la trajectoire, obligé de se laisser conduire par les ordinateurs, si la fusée se cabre, c'est fini, si un des moteurs explose, c'est fini, si la poussée n'est pas suffisante pour atteindre l'orbite, c'est fini. Comme à chaque fois qu'une fusée habitée décolle. Comme pour Gemini 8, mais à l'époque c'était un lanceur Titan, à peine 30 mètres de haut, 3 mètres de diamètre et 150 tonnes, un pétard de feu d'artifice en comparaison du lanceur Saturn.

Certains prétendent que leur équipage n'a qu'une chance sur cinq de revenir vivant sur Terre; c'est faux, tout a été testé, il y a mille chances sur mille que cela soit un succès. Armstrong sait qu'il faut le faire, que c'est à lui de le faire, il est le meilleur pilote et les équipes de la NASA sont aussi les meilleures du monde. Leur gratte-ciel va escalader les nuages et Armstrong et ses deux collègues seront à l'intérieur de ce gratte-ciel, tout en haut, sur l'extrémité du lanceur, sa tête, le petit cône qui la termine. Quatre par-

ties se tiennent dans le sommet de Saturn 5 : deux forment le module orbital, deux forment le module lunaire. Une fois autour de la Lune, le module lunaire se séparera du module orbital et descendra jusqu'à la surface, puis après qu'ils aient marché sur le sol, la partie supérieure du module lunaire se détachera et décollera pour remonter jusqu'au module orbital auquel il s'arrimera. Ensuite, le temps d'attendre le bon alignement, le nez du module orbital se séparera et reviendra seul vers la Terre, minuscule cône de métal qui traversa l'atmosphère et tombera dans l'océan où un porte-avions les récupérera. Décollage, alunissage, amerrissage, ça promet un beau voyage.

Armstrong a donc été sélectionné pour Apollo 11, première mission avec alunissage, trois hommes à bord, un qui restera en orbite, deux qui descendront jusqu'au sol et qui y marcheront. Un seul sera le premier être humain à poser le pied sur la Lune. Armstrong est le plus gradé, il est le plus solide, le plus calme, le plus désintéressé, le plus

prévisible pour l'après-mission aussi, et surtout c'est un civil, et non pas un militaire de carrière, oublions les guerres, oublions le Vietnam, il est désigné comme celui qui marchera le premier à la surface de la Lune. Un homme parmi les Hommes mais qui à jamais restera différent de tous les autres Hommes : le premier, le découvreur, celui qui s'approprie cette nouvelle terre, un nouveau Christophe Colomb, non plus le roi de la Nouvelle Espagne, mais le roi de la Nouvelle Amérique, le roi de la Lune.

On lui annonce la nouvelle. Neil accueille l'information avec détachement, être le premier ou pas, aller sur la Lune ou pas, voler dans les airs ou pas, il prend la vie comme elle vient, il fait simplement son travail, et il aime son travail, tout le reste n'est rien, il est déjà mort, il a quitté ce monde à l'âge de trente-et-un ans et cent cinquante-huit jours, à présent tout ce qui lui arrive est un songe. Mais tout de même, s'il peut changer d'univers, s'il peut quitter cette Terre et conquérir une autre Terre, et revenir pour

le dire au monde, au moins à sa femme et à ses deux fils, alors, oui, il est partant.

Il y a le gigantesque bazar médiatique, les télévisions, la radio, les photographes et l'incroyable contrat avec ce grand magazine illustré américain qui offre aux trois astronautes une fortune, plusieurs millions de dollars, pour être photographiés chaque semaine chez eux en famille pendant toute la durée de la mission, et raconter ensuite leur aventure, vendre leur vie, avec le plein accord de la NASA, les mettant ainsi, eux et leurs descendants, à l'abri du besoin pour deux générations. L'argent n'est rien, mais pourquoi ne pas le prendre quand on vous le donne. Armstrong et ses deux collègues sont devenus en quelques semaines les trois américains les plus célèbres du monde, quand ils font des conférences de presse, la télévision et la radio interrompent leurs programmes pour diffuser l'événement en direct. Partout où ils vont ils sont suivis par des centaines de journalistes et photographes et entourés par la police qui les protège, eux

et leurs familles, jour et nuit partout où ils se trouvent. Collins restera donc en orbite, pendant qu'Aldrin marchera sur la Lune, mais en deuxième position, Aldrin le charismatique, ambitieux et volubile pilote de chasse qui se voyait déjà en dieu vivant, devra rester en retrait derrière Neil Armstrong, sévère leçon d'humilité.

Une semaine avant le lancement, les premiers spectateurs arrivent en Floride et s'installent au bord du périmètre de sécurité entourant Cap Canaveral, des centaines, bientôt des milliers de toiles de tente et de petits camping-cars. Ils veulent tous assister à un lancement de fusée, et surtout celui-là, la mission Apollo 11, la première des missions qui après plusieurs essais va enfin consacrer le programme spatial et accomplir la prophétie du Président Kennedy : se poser sur le sol lunaire et y marcher, et ce seront des américains qui le feront les premiers.

Les trois astronautes ont pris leur petit déjeuner d'avant mission en compagnie des directeurs de vol, c'est la tradition pour tous

les vols habités, le premier repas du jour de départ est partagé. Les heures qui ont suivi on les a préparés, habillés, équipés de capteurs et ventouses sur tout le corps, puis les sous-vêtements et la combinaison spatiale blanche, immaculée comme la robe d'une mariée. On enfile d'abord la bas de la combinaison, on y entre par les pieds, on se glisse dans une sorte de grand sac épais et pourtant incroyablement léger, puis on remonte ce nouveau vêtement sur soi et enfin on y entre les bras. La combinaison s'arrête à la base du cou par un cercle d'acier avec des encoches coulissantes dans lesquelles viendra se visser la globe de verre qui isolera chaque astronaute, le protégera du vide interstellaire et préservera l'oxygène nécessaire à sa survie.

Ils sont ensuite emmené vers le pas de tir où les attend la fusée. Quand ils sortent du laboratoire pour monter dans la camionnette, les attendent des centaines de journalistes avec microphones à la main, des photographes, des cameramen de télévision, et l'espace de quelques secondes le cligno-

tement ininterrompu de flashes photographiques et les cris hystériques de cette foule médiatique les effraient, mais on les avait prévenu, ils leur adressent des grands sourires, et saluent de la main droite pendant que la main gauche porte leur mallette d'oxygène, ils semblent tous les trois incroyablement décontractés, comme s'ils allaient faire une mission de routine, une ballade sur la Lune, un simple aller-retour, comme si l'Histoire était déjà écrite, l'exploit une simple question d'heures. Leur bras dressé et leur paume ouverte n'est pas seulement un au-revoir, c'est aussi un signe d'assurance, une marque de sympathie et un remerciement adressé à chaque américain et à chaque humain, une façon surtout de conjurer la peur et de nier l'évidente folie de la mission. Les images sont retransmises en direct à la télévision, personne ne dit rien mais tout le monde sait qu'on est en train de filmer trois hommes qui mourront peut-être bientôt.

Les astronautes ont des sourires magnifiques, jamais aucun n'a semblé aussi heu-

reux, jamais ils ne souriront plus autant, tout est encore possible, ils peuvent encore changer le monde. La camionnette qui les transporte s'arrête quelques kilomètres plus loin au pied du pas de tir, puis l'ascenseur les mène jusqu'au sommet de l'immense gratte-ciel cylindrique, et ils se glissent dans la petite écoutille ouverte, ils entrent dans le nez de Saturn 5, tout au sommet de la fusée, à 110 mètres du sol, le module de commande d'Apollo 11. Après les dernières vérifications, les regards et les signes de la main, paume ouverte, puis poing fermé et pouce levé en guise de confirmation que tout va bien, les techniciens, pile à l'heure prévue et sans aucune hésitation, referment l'écoutille. Les trois astronautes sont maintenant seuls, ils attendent le compte à rebours.

Mark et Eric savent qu'ils ne reverront peut-être jamais leur père, c'est une possibilité infime, leur a dit Neil Armstrong. Jane, en revanche, sait que la probabilité est beaucoup plus importante pour elle de ne jamais retrouver son époux. Elle est à la fois fière et

en colère. Ce n'est pas la vie qu'elle voulait. Elle voulait une chose : elle et lui et les enfants, et bien sûr que Karen grandisse. Elle ne comprend pas que les choses aient pu lui échapper comme ça et que tout retour en arrière soit maintenant impossible. Il ne faudrait pas que Neil parte. Mais lui il veut voler toujours plus haut, toujours plus loin, il veut fuir, aller au bout de l'univers, tellement loin, là-haut les choses sont si différentes, tout peut devenir possible. Il ne veut pas mourir, il ne veut pas se suicider, il veut seulement repousser les frontières de la réalité, déplacer la limite. Ça vaut la peine d'y laisser la vie, au moins de la risquer. Normalement il n'y a aucun risque, les ingénieurs sont là, la NASA est là, l'Amérique est là, lui-même est là, qui est venu, chaque fois qu'il a pu, vérifier les choses en personne, plier lui-même son parachute, comme on disait dans la Marine. Il sait pourquoi il mise sa vie, il sait pourquoi il va là-haut, orbite, alunissage retour.

C'est fini, les chiffres sont lâchés un par

un dans la radio, 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, la fusée commence à vibrer très légèrement, le bruit s'accroît, 00 : 00, ils s'élèvent lentement, puis soudain c'est l'accélération, les tuyères brûlent leur hydrogène, Armstrong est aplati sur son siège, il sent sa cage thoracique écrasée par des mains invisibles, un fantôme s'est assis sur lui pour le compresser. Il se sent étouffer, exploser. Toute la capsule tremble, elle vacille, comme un tremblement de terre, tout paraît se passer comme prévu et pourtant Armstrong pense que la fusée est en train de se disloquer, on les avait prévenus mais il ne s'attendait pas à ça, la violence des vibrations, comme un radeau matraqué par une mer démontée, mais le centre de contrôle surveille, les instruments confirment, la trajectoire est parfaite, quatre ans plus tôt Gemini et sa fusée Titan 2 en comparaison c'était une ballade à vélo, l'antiquité des lanceurs spatiaux, Saturn 5 c'est une montagne en lévitation, un gratte-ciel échappant à l'attraction terrestre, une tour géante que les étoiles aimantent.

Après 2 minutes 41 secondes, les moteurs du premier étage de la fusée s'éteignent. 2 minutes 43 : les moteurs du deuxième étage s'allument. La vitesse semble encore augmenter. 3 minutes 17 : largage de la tour de sauvetage au sommet de la fusée, on ne peut plus faire marche arrière, c'est l'orbite ou la mort. 9 minutes et 8 secondes : coupure des moteurs du deuxième étage. 9 minutes 12 : allumage des moteurs du troisième étage. Ça y est, onze petites minutes de trajet pour arriver en orbite terrestre, quand on met les moyens qu'il faut, la liberté s'obtient rapidement.

Le monde est bleu. Sur Terre, le paradis est au-dessus de soi, c'est le ciel et il est bleu. Mais dans l'Espace, en orbite autour de la Terre, le paradis se tient à vos pieds, il est tout en bas, c'est la planète noyée sous ses océans, et ce paradis quitté est bleu. Une grande sphère azurée tachetée de blanc, avec par endroits, découpées sur le bleu, de larges plaques ocre ou beige. Mers, nuages et continents, le tout ramassé en boule, comme une pelote serrée, une énorme balle de golf, parfaitement ronde, sphérique comme une orange, une "orange bleue" c'est l'expression utilisée par les astronautes précédents.

D'où vient cette émotion qui le saisit lorsqu'il regarde la Terre depuis l'espace, ou bien la Lune au loin, ou encore la profondeur galactique remplie de ses têtes d'épingle argentées ? Il se sent comme manipulé par autre chose, non pas par Dieu qui n'a jamais fait grand chose pour lui, mais par une partie de lui-même qui lui a été amputée et qui cherche à le retrouver, et qui l'appelle, et à laquelle il ne peut pas résister. C'est comme s'il venait d'ailleurs, comme s'il était un extra-terrestre exilé ici et qui ne désirait qu'une seule chose : quitter la Terre et retrouver sa maison, retrouver sa planète, loin, très loin d'ici, dans une autre galaxie, un autre univers, un autre temps.

Ils sont enfermés dans le vaisseau pour trois jours de trajet jusqu'à l'orbite lunaire. L'injection lunaire, comme l'appellent les spécialistes, vient d'être faite : prendre la trajectoire elliptique qui, révolution après révolution, les fera se rapprocher de la Lune autour de laquelle ils se satelliseront. Il n'y a plus qu'à attendre. Ils vont boire, manger,

dormir, uriner, se laver les dents, faire de la gymnastique, se filmer pour la télévision, tester encore une fois les moteurs, vérifier leur équipement de sortie lunaire. De vraies journées de vie et de travail, comme les trois milliards d'autres êtres humains tout en bas et bientôt loin d'eux. Jusqu'à l'alunissage, la mission répétera les étapes déjà effectuées par les vols Apollo précédents, tout a déjà été testé, la voie est balisée. Tout a été prévu, même l'imprévu, et la composition de l'équipage est elle-même parfaitement équilibrée, Buzz Aldrin est le boute-en-train, Michael Collins le technicien scrupuleux, et Armstrong, lui, est le commandant et le sage, celui qui ne craque jamais sous la pression, l'ingénieur génial et le pilote d'essai téméraire qui a dix fois échappé à la mort, celui qui ne panique pas, *Mister Cool*, le mathématicien méthodique et calme.

À tour de rôle ils se prennent en photo, ils ont emmené trois appareils allemands Hasselblad avec plusieurs dizaines de pellicules, il leur faut prendre le maximum de

clichés, pour la science et pour l'Histoire. Certaines photos seront un jour des symboles, comme l'est déjà celle du pauvre Ed White, paix à son âme, prise pendant la mission Gemini 4. Ed flottant dans l'espace, les bras écartés, avec son visage dissimulé sous le miroir de sa visière, magnifique dans sa combinaison blanche reliée à la capsule par un cordon ombilical doré, légèrement penché en arrière avec dans son dos la Terre bleue et blanche, immobile comme s'il dormait, comme s'il était un fœtus dans le ventre de sa mère. Ce sont des photos comme ça qu'ils ramèneront de la Lune, des photos témoins du petit trajet de l'Humanité dans ce vaste Univers.

Armstrong est en train de photographier Aldrin qui se rase, Aldrin adore être photographié, il aurait dû faire du cinéma. Ils se filment aussi avec une caméra portable, plusieurs fois de suite à heures fixes pour des retransmissions télévisées en direct avec la Terre, ça a déjà été fait pour Apollo 7 l'année précédente, grand succès d'audience malgré

les images floues en noir et blanc. Comme les astronautes ne savent pas quoi dire aux millions de téléspectateurs, ni quoi faire face à ma caméra, ils font flotter dans le vide quelques objets devant l'objectif, l'apesanteur c'est toujours impressionnant, autant à voir qu'à vivre, à la fois la légèreté délicate et perturbante de son propre corps. Plus on s'éloigne de la planète et moins le corps est humain, il se transforme, se dilue, se déforme, s'assouplit, circulation sanguine parfois ralentie, parfois accélérée, il n'y a plus de gravité, donc plus ni haut ni bas, plus de centre ni de circonférence, toutes les destinations deviennent égales.

Ils continuent de filer dans l'espace à près de 40.000 km/h et pourtant ils ont l'impression de ne pas avancer, aucun point de repère au travers des hublots, rien d'autre que l'obscurité de l'espace, les étoiles lointaines et par instant une partie de la Terre ou de la Lune. Après deux jours enfin, ils sentent que quelque chose a vraiment bougé, ils le voient, ils s'éloignent de chez

eux, leur équipage est le troisième seulement après Apollo 8 et 10 qui soit allé si loin de la planète originelle, à l'extrémité de l'extrémité, tout près du point de non-retour. Ils dorment une nuit entière, les hublots obturés pour se protéger de l'éclat du soleil, puis ils se réveillent et regardent de nouveau à l'extérieur.

D'abord ils ne voient rien, puis lors de la première manœuvre d'approche ils aperçoivent une forme sur l'obscurité, une petite demi-sphère qui s'enfonce dans le noir comme si elle allait couler, comme une balle de golf bleue et blanche : la Terre. Leur planète semble maintenant minuscule et précieuse. Armstrong ressent immédiatement une angoisse, que chasse une plaisanterie d'Aldrin qui l'a ressentie lui aussi mais qui fanfaronne, et ils rient tous les trois. La Terre n'est plus pour eux qu'un son, la voix métallique du centre de contrôle installé sur Terre à Houston Texas, et une tâche bleue au fond de l'Espace, à la beauté incroyable et la fragilité inquiétante. Puis, lorsqu'ils effectuent

la manœuvre suivante, en se remettant dans l'axe de leur trajectoire, ils ne voient plus rien d'autre qu'une masse grise, ils survolent leur nouvelle planète, ils la frôlent presque, à vingt kilomètres d'altitude malgré tout, ils sont arrivés en orbite. Ils tournent autour de la Lune et il n'y a plus qu'elle et eux.

Elle est impressionnante et menaçante. C'est un caillou glacé, une sphère désolée parsemée de cratères, des millions de cercles de toutes tailles imprimés sur le sol, impacts de météorites, une peau grêlée, une surface ravagée par les corps célestes qui l'ont percutée. Aucune couleur, tout est gris clair et la lumière solaire dresse des ombres qui creusent davantage encore des cratères aux dimensions incroyables. Apollo 10 a déjà survolé la Lune, mais l'équipage ne venait pas se poser, ils venaient seulement tester le rendez-vous orbital et le fonctionnement du module lunaire. Cette fois, Armstrong et Aldrin vont y descendre pendant que Collins les attendra en orbite. Ils vont se poser là, il faut du courage. À certaines latitudes, la surface lu-

naire est montagneuse puis soudain c'est un immense cercle plat comme la main. On jurerait qu'un géomètre a tracé ces disques au compas, c'est une succession de formes parfaites et contiguës, de cercles qui se frôlent et s'embrassent, puis de minuscules marques de poinçon, toujours circulaires, et parfois quand même quelques éraflures longilignes. Une plaque de plâtre parfaitement lisse qui aurait enregistré une à une les marques du temps, en l'occurrence tous les coups du ciel. Ce sont les bombardements de météorites, les corps célestes divers, les astéroïdes qui croisent chaque minute la trajectoire de ce satellite qu'aucune atmosphère ne protège, un bombardement quatre milliards d'années de suite, comme des cibles d'entraînement au tir constellées d'impacts répétés. Selon l'angle de leur survol, la surface de la Lune est successivement plus au moins éclairée et parfois son éclat passe de l'antracite au beige, puis au blanc aveuglant, et alors l'astre gris devient un bloc d'argent, un globe éblouissant de platine.

Entre les cratères, les grandes plaines basaltiques ont été nommées en latin au fil des siècles par les astronomes, qui y ont vu des mers et même un océan. *Mare Imbrium*, la Mer des Pluies, *Mare Serenitatis*, la Mer de la Sérénité, *Mare Nubium*, la Mer des Nuées, *Mare Fecunditatis*, la Mer de la Fécondité, *Mare Crisium*, la Mer des Crises, *Mare Humororum*, la Mer des Humeurs, *Mare Nectaris*, la Mer des Nectars, *Mare Frigoris*, la Mer du Froid, *Mare Vaporum*, la Mer des Vapeurs, *Oceanus Procellarum*, l'Océan des Tempêtes, et enfin *Mare Tranquillitatis*, la Mer de la Tranquillité, où le module lunaire se posera dans moins de vingt-quatre heures. Les plus grands cratères d'impact ont eux aussi reçu le nom d'un grand savant au cours des siècles : le cratère Bailly (287 kilomètres de diamètre, 4300 mètres de profondeur), le cratère Clavius (diamètre 230 kilomètres, profondeur 3500 mètres), ou le cratère D'Alembert (diamètre 248 kilomètres, profondeur inconnue).

Armstrong trouve l'absence totale de

couleurs angoissante, il a l'impression d'avoir perdu pour partie la vue, de ne plus jouir que d'yeux semi-aveugles qui ne perçoivent les choses qu'en noir et blanc, comme si la vie était devenue un film très ancien, une émission télévisée de mauvaise qualité, poussière fade partout, demi-vie. Et soudain, au dessus de la courbe du sol lunaire surgit sur le noir du ciel le disque bleu et blanc de la Terre, éclatante, vivante, joyeuse, et qui signifie aux trois astronautes que la couleur existe encore, et ils songent que leur monde est d'autant plus beau qu'ils en sont éloignés.

Le sol lunaire est à la fois si nu et si irrégulier que le soleil le constelle d'ombres, c'est une immense gravure recourbée qui s'enroule jusqu'à l'horizon, comme la peau ridulée d'une forme animée. Avec le déplacement de leur capsule et la course du soleil lui-même, chaque ombre glisse et on jurerait que ce sol bouge, que la Lune est vivante, que chaque cratère et chaque vallée, chaque mer parsemée de milliards de minuscules im-

pacts, chaque montagne, chaque pic, n'est que la partie d'un immense corps assoupi, que cette sphère bosselée n'est rien d'autre que la crâne chauve d'un animal mystérieux. La Lune cache quelque chose, la Lune sait quelque chose que les terriens ne savent pas, elle est un morceau de leur planète détaché il y a quatre milliards d'années mais qui s'est ensuite asséché et qui n'est plus qu'un squelette, un amas d'os, une pierre inerte qui tourne sans fin autour de la Terre, mois après mois, la chahutant, en modifiant la force de gravité, y provoquant les marées, flux et reflux des océans, bouleversant toute sa planète mère, et faisant tout cela dans le silence et l'apparente immobilité, présentant au regard des terriens toujours la même face, tel un disque, réfléchissant le soleil chaque nuit et se dissimulant à l'inverse une fois par mois dans la lumière solaire, la Lune toujours morte et pourtant toujours aussi présente.

II

La séparation ressemble à une naissance, le module lunaire se détache du module orbital, il coupe le cordon et doucement s'éloigne. Le vaisseau glisse dans le vide en silence, il est maintenant tout seul et suit sa propre route. Après de longues minutes, Armstrong et Aldrin commencent à allumer par intermittence les moteurs-fusées pour corriger leur trajectoire et s'aligner parfaitement, ils tournent autour de la Lune et ainsi, lentement, par orbites successives, se rapprochent de sa surface.

Armstrong a répété la manœuvre des dizaines de fois pendant l'entraînement, il

utilisait une demi-sphère de tubes d'aluminium soudés les uns aux autres avec quatre grandes pattes, le squelette de leur module actuel, celui qu'ils ont surnommé *Eagle*, comme l'oiseau national des États-Unis d'Amérique, l'aigle de mer, alors que le module de commande resté en orbite a lui été surnommé *Columbia*, comme le canon géant de Jules Verne qui lançait son projectile vers la Lune. Il se souvient que sur Terre il a failli mourir en testant cette réplique de l'*Eagle*, une sorte d'araignée volante avec six rétrofusées la faisant basculer sur les côtés à tout moment, mais c'était une panne de moteur qui l'avait forcé à s'éjecter avant que la machine s'écrase au sol. Ici, aucune panne à craindre, tout a été vérifié et re-vérifié mille fois.

Ils survolent le point prévu pour l'alunissage quand une alarme sonore se met à retentir, et ni les astronautes ni Houston ne savent l'interpréter. Tous les autres indicateurs de progression sont normaux, alors ils coupent le son et continuent leur des-

cente. Mais l'alarme les a retardés et ils ont dépassé le lieu prévu pour l'alunissage, ils sont maintenant 7 km trop loin, il n'y a plus que des montagnes sous eux. Armstrong débranche le pilotage automatique, il change les plans et cherche un terrain plat, n'importe lequel, le carburant manquera dans 30 secondes, c'est la limite imposée pour pouvoir repartir ensuite, remonter et regagner l'orbite, il prend la décision à l'instinct, dès que la poussière soulevée par les moteurs lui laisse entrevoir un espace dégagé. Maintenant.

L'Eagle s'est posé sur la Lune. Il est au milieu de la Mer de la Tranquillité. Houston vérifie les paramètres et donne l'accord pour éteindre les moteurs et rester au sol. Armstrong a posé son bizarre engin sur le satellite de la Terre, personne n'avait jamais été aussi loin dans l'histoire de l'Humanité. Il l'a fait.

Les deux hommes préparent les équipements et le matériel pour leur sortie lunaire. Puis Aldrin fait une petite déclaration so-

lennelle et religieuse un peu obscure à destination de la Terre et de ses deux collègues, celui qui est resté en orbite et celui qui l'accompagne sur la Lune. Armstrong, l'espace d'un instant, trouve que la chose est bizarre, un peu gênante, le moment et le lieu sont mal choisis et sans rapport : Aldrin remercie Dieu et fait une prière. Ensuite, après avoir demandé au commandant de bord Armstrong s'il l'y autorisait, Aldrin extrait de la mallette d'objets personnels qu'il a eu l'autorisation d'emporter, un kit portatif lui permettant de communier dans le rite presbytérien, ponctuant ses gestes par la déclamation de passages des Evangiles. Et pendant qu'Aldrin communitie, Armstrong fait comme si de rien n'était, il vérifie les instruments de bord, contrôle les scaphandres, se concentre, médite, et il ne pense pas à Dieu, il pense à sa petite fille.

Maintenant, Aldrin aide Armstrong à enfiler son équipement de vie, les gants, le casque, et surtout le sac à dos avec l'oxygène, puis Armstrong aide à son tour Aldrin à en-

filer le sien. La dépressurisation de l'Eagle est lancée, l'écoutille est ouverte, Armstrong sort d'abord seul, il pose ses bottes sur les barreaux de l'échelle, il descend.

À la dernière marche, il attend quelques secondes, mesure de la jambe l'espace qu'il reste, puis il se retient avec les bras et pose son pied sur la surface lunaire. Il n'y a que de la poussière, ses bottes s'enfoncent dans cinq centimètres, comme de la cendre après un feu de cheminée, le sol est dur. La caméra accrochée sous le vaisseau retransmet en direct les images vers la Terre. On est le 20 juillet 1969, il est 22h56 sur la côte Est des États-Unis, en Europe il est 3h56 du matin et on est le 21 juillet. La voix d'Armstrong est retransmise en même temps que les images sur les télévisions et les radios du monde entier, alors il prononce la phrase historique qu'il a préparée : « Un petit pas pour un seul homme, mais un grand bond pour toute l'Humanité. » Il se retourne, fait face au paysage lunaire et reste comme statufié. Il sourit, il est serein pour la première fois depuis si

longtemps, la première fois peut-être depuis l'enfance. Il contemple une terre de cendres, ravagée, nue, magnifique, désolée, écrasée de soleil mais dénuée de toute couleur, seulement le gris, le blanc et le noir des ombres, et pourtant il est heureux comme jamais. Il fait quelques pas, son corps est infiniment léger, la pesanteur lunaire est six fois moindre que sur Terre, c'est une joie de marcher ici, on décolle, on bondit, on meut son corps sans effort.

Au cas où ils devraient redécoller d'urgence, il lui faut immédiatement recueillir avec une pelle pliable quelques échantillons de roches, qu'on puisse au moins savoir ce qui se cache ici. Il fait ses prélèvements, puis un quart d'heure plus tard, Aldrin reçoit de la Terre l'autorisation de sortir à son tour du module. Armstrong prend Aldrin en photo, de dos, descendant l'échelle et posant le pied sur le sol, et un peu plus tard il fait une autre photo, cette fois un portrait en pied et de face. Armstrong marche le premier sur la Lune mais l'Histoire associera

pour toujours à son nom le cliché du corps anonyme d'Aldrin, le visage caché derrière une visière miroitante. Un petit bonhomme vêtu de blanc, avec des jambes courtes, des bottes et des moufles grises, un grand sac à dos immaculé qui le dépasse, et surtout cette énorme tête sans visage, le grand casque et sa visière sombre aux reflets ocres qui miroite à la fois son ombre, les pieds du module lunaire, et la silhouette blanche d'Armstrong lui-même tenant l'appareil photo, deuxième homme sur la Lune et premier homme en photographie, la preuve qu'un petit humain a marché là, sur ce sol désolé et figé, le premier pas d'une lente conquête de l'univers inconnu.

Comme prévu, Armstrong a planté le drapeau américain dans le sol lunaire. Pour lui comme pour n'importe quel autre américain, le drapeau aux cinquante étoiles est le symbole de l'Humanité, c'est le drapeau du monde, il est persuadé que tous les pays se reconnaissent en lui. Le drapeau, c'est tout ce qu'il a comme nation, tout ce qu'il a comme

ciment présent, et comme passé commun, du côté de sa mère la famille est originaire d'Allemagne, et du côté de son père d'Écosse, et d'ailleurs il a emmené dans le module lunaire un morceau de tartan du clan Armstrong de Langholm. Son passé est l'Europe, son présent les États-Unis, et son futur l'Espace.

Avec Aldrin ils ouvrent leurs valises d'instruments scientifiques, ils ont pris du retard sur l'horaire prévu, il leur faut récolter davantage de roches lunaires et si possible faire des carottages du sol. Ils doivent aussi installer un sismographe et un réflecteur laser dirigé vers la Terre et qui permettra de mesurer au centimètre près la distance entre les deux astres. Malgré leur combinaison, ils se déplacent facilement, en faisant de petits bonds, comme s'ils marchaient sur un trampoline, ils ressemblent à des gros kangourous blancs à tête d'or.

Après deux heures passées à l'extérieur, il faut regagner le module lunaire, un par un, chacun son tour, c'est la procédure, Aldrin

rentre le premier, son collègue doit le suivre quelque minutes plus tard. Mais au moment de gravir l'échelle, Armstrong fait soudain demi-tour et se dirige à grands bonds vers le cratère qui se trouve à cinquante mètres de leur point d'alunissage, ce trou béant qu'il a dû éviter en catastrophe lors de la descente. Aldrin lui demande par radio ce qu'il fait, il ne répond pas. La Terre l'interroge à son tour, même silence. Armstrong voudrait descendre dans le cratère, regarder ce qu'il y a au fond, s'il reste quelque chose de l'impact originel il y a des millions d'années, dix mètres de profondeur en pente douce. Au centre du cratère, il distingue une forme sombre, un amas de roches plus petites, très compactes, qui surplombent une sorte de tumulus, comme si des pierres avaient été posées l'une sur l'autre, comme un cairn dressé par une main humaine. La voix dans sa radio devient plus insistante, un peu inquiète, Houston lui répète la question : où est-il ? Aldrin aussi l'appelle : que fait-il ? Armstrong observe longuement le trou. Il

prend une photo et fait demi-tour, il répond qu'il arrive et revient jusqu'à l'Eagle, monte l'échelle, pousse l'écouille, la referme, vérifie avec Aldrin l'étanchéité, lance la repressurisation du vaisseau, et prépare la remontée et l'arrimage au module orbital qui les attend là-haut. Adieu, lieu mystérieux.

Des lueurs irréelles défilent devant le hublot, bientôt envahies de nuages en entre-filets, et l'obscurité glisse peu à peu vers le bleu, puis soudain il y a une grande secousse et une fleur rouge et blanche apparaît sur le ciel, une marguerite énorme, avec des centaines de pétales aux couleurs alternées, et qui tourne sur le bleu du ciel, une fleur accrochée à leur capsule par un câble, et elles sont trois fleurs à présent, la capsule est pendue sous elles, les parachutes se sont ouverts. Armstrong n'arrive pas à y croire, le voyage est déjà terminé, il a l'impression d'être parti le matin même, de n'avoir fait qu'entamer

l'épopée, la conquête de la Lune. La Lune est devenue sa terre, le pays, la planète dont il est le roi pour toujours. Il ne fallait pas revenir, pas si tôt, pas déjà, il commençait tout juste à savoir marcher sans tomber, à regarder le paysage lunaire en se déjouant des ombres, à se méfier du soleil insoutenable, des micro-météorites, de la poussière qui s'infiltrait partout. Et vue de loin, la Terre était tellement belle, suspendue sur l'horizon, si lointaine, si bleue, si petite.

Maintenant, il voit au-dessus d'eux les immenses parachutes rouge et blanc qui tournent comme des moulins à vent, on dirait que pour retenir la capsule dans sa chute vertigineuse ceux-ci brassent l'air de plus en plus vite, hélices de tissus, fleurs mobiles, les parachutes apparaissent puis disparaissent dans le triangle du hublot, ils sont énormes mais le hublot très étroit, et ils freinent autant qu'ils peuvent la chute vertigineuse, rouge et blanc comme des rayons de soleil, et Armstrong les trouve précisément japonais, ces parachutes ressemblent au drapeau nip-

pon, des rayons rouge sur fond blanc symbolisant le soleil levant. Il y a presque vingt ans de cela il était au Japon, tout jeune marin pendant la guerre de Corée, son porte-avion avait mouillé au large de Yokosuka et pendant une permission il avait passé deux semaines merveilleuses à terre, aperçu le Mont Fuji, visité Tokyo et vu le Grand Bouddha de Kamakura. Le drapeau japonais est maintenant leur parachute, penser une seule seconde au Japon apporte une heure de bonheur.

Les trois parachutes rouge et blanc, le ciel et ses nuages, c'est une joie folle de retrouver les couleurs, ça lui a tellement manqué sur la Lune, cette douceur des couleurs. La capsule touche enfin l'océan, elle flotte, des hélicoptères de la Marine la survolent, des plongeurs sautent à l'eau et la rejoignent, ils installent des bouées tout autour, l'écoutille s'ouvre enfin et trois visages apparaissent. Tout le monde rit et spontanément les plongeurs se mettent à applaudir les héros.

Il sent une pluie ininterrompue partout sur lui, sur ses cheveux, sur son visage, sur ses mains, sa veste et son pantalon, des vraies trombes, comme un violent orage, mais très clair, et même éblouissant. Il pleut du blanc, une caresse sans humidité, il pleut du papier sur la 42^e rue, des millions de bandelettes blanches qui chutent du sommet des buildings, un vrai rideau de serpentins volants et leur décapotable roule au travers d'eux, assez vite, frôlant la foule massée sur les bords de la chaussée.

On est le 13 août 1969, Armstrong et ses collègues viennent de sortir de la quaran-

taine de décontamination et on les précipite aussitôt dans une grande tournée du pays, en commençant par New York aujourd'hui. Une pluie et même une neige de confettis bouche la vue mais la longue caravane la traverse, d'abord les motards de la police, puis le camion avec la grande pancarte « Bienvenue aux astronautes d'Apollo II », les décapotables successives, encore des voitures de police, et enfin leur véhicule. Ils sont assis sur le dessus du siège arrière, presque sur le coffre, Collins au milieu, Aldrin à droite, Armstrong à gauche. Le maire de New York vient de les décorer, ils portent tous les trois autour du cou la médaille de la ville, ils sont en costume sombre et chemise blanche, Armstrong a mis une cravate marine à pois blancs assez chic.

La joie se communique instantanément et celle des centaines de milliers de new-yorkais est si forte, si sincère et si spontanée qu'Armstrong sourit largement, pour la première fois depuis des décennies, non pas son petit rictus habituel, timide et triste,

mais un vrai grand sourire radieux. Il salue, il ouvre la main largement, paume offerte à la foule, lui qui jusqu'ici ne savait pas saluer, il secoue la main de droite à gauche, comme quand on dit bonjour aux enfants, il remercie, vraiment, oui, vraiment merci. Il n'a fait que son travail, il fallait qu'il aille là-haut, il fallait qu'il voit, qu'il vérifie encore, la surface de la Lune, la dureté du sol, la profondeur des cratères et ce qu'ils cachaient, il avait tellement besoin, au fond de lui, d'aller là-bas, c'est un cadeau que secrètement ce grand pays lui a offert, Armstrong devrait remercier tous ces gens un par un plutôt que d'être remercié par eux, il devrait leur rendre hommage pour lui avoir offert cette chance.

Ils passent devant l'immeuble des Nations-Unies, le palais de verre aux teintes d'émeraude et fin comme un miroir dressé face à la rivière, mais ils le voient à peine car leur voiture roule toujours aussi vite. Dans quelques heures, les trois astronautes reprendront l'avion et ils seront à Chicago avec une nouvelle « ticker-tape parade »,

cette tradition commencée fin XIX^e siècle pour l'inauguration de la Statue de la Liberté offerte par la France, on lançait par les fenêtres des bandes de télécopieurs boursiers, la tradition de tout lancer en l'air sous l'effet de la joie, jeter tous les papiers par la fenêtre. Armstrong salue encore, il incline la tête très bas en riant, il fait merci, il fait oui, oui, merci à tous. Les drapeaux américains fixés aux extrémités de la calandre de la décapotable claquent au vent avec la vitesse, le chauffeur ne ralentit toujours pas, aucun arrêt jusqu'à leur hôtel puis ensuite on les emmènera directement à l'aéroport, et ce sera le même rythme encore pendant des semaines, pas une seule seconde immobile, exactement comme dans l'espace, toujours en mouvement, toujours mobile dans l'élément mobile.

Le 7 septembre 1969, Armstrong, tout seul cette fois, revient à Wapakoneta, sa ville natale, 8000 habitants, et c'est une nouvelle parade qui l'attend. Il était déjà ici un héros depuis qu'il avait été dans l'espace avec

Gemini 8, maintenant il est l'égal d'un dieu. Des oriflammes américains sont accrochés au-dessus des rues, la fanfare municipale, puis les majorettes, précèdent la décapotable rouge qui roule au ralenti, escortée tout autour par des policiers à pieds en tenue d'apparat et marchant au pas cadencé. Armstrong est à nouveau assis sur le dessus du siège arrière et il salue. Sa femme Janet, habillée tout en blanc et portant un chapeau de fourrure, est à sa gauche mais restée assise au fond de son siège, si discrète qu'on la distingue à peine. Des chars festifs ont précédé la décapotable, et l'un d'eux transportait une fusée en carton-pâte avec une grande pancarte sur laquelle on avait écrit : « Welcome Home, Neil », Bienvenue à la maison, Neil. La petite ville est fière de lui et il est fier qu'elle soit fière.

Le 8 octobre 1969, Armstrong, Aldrin et Collins continuent leur tournée mondiale, ils sont en Europe et font escale une journée en France, le pays de Jules Verne, l'écrivain inventeur du voyage lunaire. Partout, une

grande foule enfiévrée, comme dans chaque pays traversé, et la rue de Rivoli, avec ses magnifiques arcades qu'ils remontent en décapotable, est envahie de monde. Le Premier ministre de la France habite Paris mais il est en même temps maire d'une autre ville au Sud du pays, Bordeaux, il vit donc dans deux endroits à la fois, les français sont fantasques. Ce Premier ministre est un géant jovial avec une voix nasillante, il accueille Neil Armstrong en lui lançant « Salut Champion ! », puis quand il le décore de la Légion d'honneur française, il lui tape plusieurs fois sur l'épaule comme s'il félicitait un enfant.

Pour le Noël 1969, Armstrong est envoyé au Vietnam, pour participer aux spectacles que l'United Service Organization du comédien Bob Hope offre aux troupes américaines qui se battent là-bas. À Danang, il fait une expérience extraordinaire et un peu inquiétante. La scène de spectacle est installée devant plusieurs milliers de soldats en treillis, assis sur des tréteaux en demi-cercle, comme un théâtre antique à ciel ouvert ins-

tallé au bord de la jungle. Bob Hope se tient devant le micro, il est vêtu d'un treillis camouflage avec une casquette assortie, il a un club de golf à la main, il fait son numéro humoristique de présentation et il annonce celui que tous les soldats attendent : le premier homme à avoir marché sur la Lune.

Neil Armstrong entre sur scène, il est en treillis kaki uni, habillé en soldat, lui le seul astronaute civil d'Apollo II. Il tient sa casquette à la main, comme s'il s'excusait, il s'avance lentement, hésitant, il salue de la main, puis s'incline très bas quand les applaudissements redoublent, et plus l'acclamation monte, plus il semble gêné, il sourit largement mais incline encore la tête, et même tout le corps, penché en avant, comme s'il saluait à la japonaise, merci, merci, tout en marchant vers le bord de la scène. Des mains de Marines se tendent vers lui, Bob Hope lui a expliqué avant le spectacle qu'il faudrait qu'il en serre quelques unes, alors il se penche vers l'assemblée au pied de la scène, il serre les mains une à une,

mais les soldats se précipitent tous à la fois, alors il doit toutes les serrer, ce ne serait pas loyal de saluer un soldat mais pas son voisin, tous le méritent. Les bras n'arrêtent pas de se tendre vers lui, il y a maintenant une sorte d'agglutinement, la foule se presse autour de lui, comme un torrent vers un goulet d'étranglement, Armstrong serre les mains sans plus s'arrêter, et des soldats se couchent sur la scène pour l'atteindre, certains essaient de monter, ils veulent tous le toucher, c'est un dieu, il a des pouvoirs surnaturels, il a été sur la Lune, il a marché sur cet objet lumineux qu'ils voient toutes les nuits dans le ciel vietnamien, et il en est revenu vivant, il est doté d'une force mystérieuse, c'est cette force qu'il leur faut à tout prix, cette invulnérabilité pour résister aux bombes artisanales, aux balles de Kalachnikov, à la mort fulgurante qui les décime ici chaque jour. Toucher Armstrong, c'est être sauvé. Lui, il est étonné, un peu ému, il remercie encore, se dégage et lance dans le micro « Thank you, guys ». Il a préparé des phrases, il les

prononce en souriant, il est mal à l'aise, les parades, les honneurs, les spectacles et les adorations du public, ce n'est pas pour lui, son travail ce n'est pas remercier, c'est voler.

Des montagnes d'enveloppes empilées, occupant des dizaines de tables dans toute la pièce, en tout des milliers de courriers sont là face à lui. Ça impressionne beaucoup Armstrong, ces échafaudages blancs, il les trouve encore plus intimidants que des montagnes de billets de banque, d'ailleurs les enveloppes prennent une place bien plus grande que des liasses, toutes ces feuilles de papier soigneusement pliées, collées, griffonnées, couvertes de mots dactylographiés ou non, de dessins, d'adresses et de patronymes.

Des demandes d'autographes, des demandes d'interviews, des invitations en tout

genre, conférences, inaugurations et kermesses, des félicitations, des lettres d'admiration, écrites par des enfants, des adolescents, des adultes, des courriers d'hommes et de femmes, quelques demandes en mariage et de nombreuses déclarations d'amour, des sollicitations financières, des propositions commerciales et des contrats publicitaires.

Chaque semaine, arrive à l'Université de Cincinnati Ohio un sac de toile blanche marqué US Mail contenant plusieurs milliers d'enveloppes. Même deux ans après l'alunissage, et bien qu'il ait quitté la NASA pour venir enseigner l'aéronautique ici, et qu'il ait à peu près disparu de l'actualité, personne aux Etats-Unis et dans le monde n'a oublié sa marche sur la Lune, ni qu'il a été le premier humain à faire ça.

Les choses empirent de jour en jour, sa célébrité s'étend exponentiellement, comme une énorme montgolfière qui grossit rapidement et qui va l'étouffer. Son université a engagé une secrétaire à plein temps pour faire le tri des courriers qu'il reçoit et dacty-

lographier des réponses, et ensuite il signe les lettres et surtout les photographies couleur officielles, en scaphandre devant une photo de la Lune.

En 1977, parmi mille autres il signe une photographie pour un petit garçon de France dénommé « Marc », le même prénom que son second fils. Il signe, il signe encore et encore, chaque jour, des centaines de photos et de lettres. Il a tort. Charles Lindberg, qu'il avait rencontré à la NASA avant le lancement d'Apollo II, l'avait pourtant prévenu : ne signez jamais d'autographe. Pas un seul. Rien. Jamais, jamais, jamais. Vingt années plus tard, au tournant des années 1990, Armstrong comprend son erreur.

À l'apparition d'Internet, ceux à qui il avait dédié une photo, ou une lettre, ou parfois un simple programme de conférence, les revendent sur les sites d'enchères en ligne. Tout se négocie dorénavant : parce que tout peut s'acheter, tout peut soudain se vendre. Ce qu'il voit le sidère.

Sa photo la plus célèbre est celle où il

pose en scaphandre blanc quelques jours avant le décollage d'Apollo 11, son casque posé sur une table à droite, et derrière lui le poster géant de la Lune, avec ses cheveux blonds bien peignés, ses yeux bleus dans le vague et un grand sourire un peu forcé, et se détachant sur le blanc les énormes écussons bleus et rouges de la NASA et du drapeau américain, ainsi que les valves d'oxygène du scaphandre elles aussi rouges et bleues. À la surface pelliculée de la photo, dans le vide que forme le blanc du scaphandre, Armstrong a griffonné sa signature, « Neil » en entier avec le grand N comme une ellipse orbitale, et ensuite le bizarre A commençant son nom inachevé, juste le G, son prénom prend plus de place que son nom, avec ce petit triangle qui part du G final et croise le N initial, le tout au feutre bleu, l'autographe parfait, il en a tracé des milliers comme ça jusqu'à la fin des années 1980, vingt années de signatures naïves continuées malgré les mises en garde de Lindberg. Mise à prix sur Internet ? plusieurs milliers de dollars, va-

cuité du fétichisme.

Alors il déclare publiquement que toutes les signatures postérieures à ce jour sont fausses et il n'appose plus son paraphe que sur des documents officiels, et le plus rarement possible, préférant contracter par l'intermédiaire de ses proches. Il essaie de se protéger autant qu'il peut dans sa vie de professeur d'Université à Cincinnati, il tente de mener une vie simple avec son épouse en banlieue de la ville.

Il y a près de chez lui un petit salon de coiffeur comme il en existe dans tous les quartiers, très simple, une pièce en longueur, avec un mur de miroirs à gauche contre lequel sont posés les produits et les instruments de coupe, ciseaux de plusieurs tailles, rasoirs, tondeuses, peignes, brosses, et devant sont scellés au sol de lino trois fauteuils rudimentaires en simili avec accoudoirs, et sur le pied cette fameuse pédale qui permet au coiffeur de monter et descendre à volonté son client, quelques centimètres plus haut, un petit peu plus bas, la coiffure comme

l'aéronautique est une science de l'ajustage au millimètre près. Armstrong vient là une fois par mois se faire couper les cheveux par Marx, le jeune employé, un blond massif aux yeux clairs et au visage rond, crâne rasé et petit bouc impeccable. Ils s'aiment bien, Marx tient la conversation tout seul, il fait les questions et les réponses, Armstrong sourit, il l'écoute lui raconter la vie d'un commerçant d'ici, la vie calme, la vraie vie de l'Ohio tranquille.

Puis un matin, au moment où il va retourner se faire couper les cheveux, on prévient Armstrong. C'est incroyable, complètement délirant et profondément déprimant : pour la somme de 3000 dollars son ami Marx a vendu les cheveux de l'astronaute. Le coiffeur avait nettoyé le sol après le client précédent, il a passé de nouveau le balai à la fin de la coupe d'Armstrong, a soigneusement ramassé le tout et l'a vendu à un collectionneur professionnel qui possédait déjà les cheveux de Napoléon, Abraham Lincoln et Albert Einstein. Ses autographes

vendus aux enchères, ce n'était donc qu'un début, voilà venu le temps des reliques, on vénère des morceaux de son corps comme s'il était un Saint.

Le programme lunaire a été définitivement stoppé et l'hystérie autour de lui s'amplifie maintenant d'année en année. Après les esprits vénaux, apparaissent les esprits dérangés, les grands fous, de plus en plus nombreux et de plus en plus fous.

Un soir à New York, il fait une conférence devant des centaines de personnes. Dans le public soudain un homme se lève, il se met à déclamer, il est accompagné d'un complice qui tient une caméra pour filmer toute la scène. Le type crie si fort qu'Armstrong est forcé d'arrêter de parler, il ne sait pas quoi faire, c'est la première fois que ce genre d'incident arrive. Le type brandit une Bible, il apostrophe Armstrong et lui demande de jurer sur le Livre Saint qu'il a bien été sur la Lune, que son exploit est réel. Armstrong se tait, il attend que ça passe, et alors le discours du fou redouble de vigueur,

le type éclate de rire, crie, chante, explique que la preuve vient d'être donnée par l'astronaute, que ce silence est un aveu, que c'était bien un mensonge, qu'Apollon II était une falsification, que rien ne s'est passé, que ni Armstrong ni Aldrin n'ont jamais marché sur la Lune, que l'équipage n'a pas quitté la Terre, que tout a été filmé en studio dans le plus grand secret, que les médias sont complices, que le secret des secrets apparaît enfin. On réussit finalement à évacuer le type de la salle mais dorénavant toutes les apparitions publiques ultérieures d'Armstrong seront protégées par des vigiles privés. Sur la Lune, le paysage était glacial, mais au moins il se trouvait au calme, il était si tranquille, incommensurable paix de la solitude éternelle.

La Lune lui manque tellement. Une partie de son corps est comme restée là-haut. C'était sa maison, le lieu où il a été heureux. Personne ne peut le comprendre, personne ne peut savoir ce qu'il y a trouvé. Même pas sa femme.

Cela fait maintenant trente-huit ans qu'il vit avec elle : Janet est la mère de ses trois enfants, Rick, Mark et la pauvre Karen, le petit être le plus courageux que la Terre ait porté. Près de trois décennies passés avec la même femme, il est temps pour lui de changer de monde, de changer d'existence et de changer d'épouse, tellement de jours et de

jours perdus dans sa vie personnelle à essayer de vivre avec cette autre qui n'est plus en accord avec lui, tourner en rond et ne plus rien apprendre d'elle. Parfois il se dit que passer toute sa vie avec une seule et même femme ressemble au destin d'un écolier qui resterait toujours au même point, qui ne passerait jamais dans la classe supérieure et qui à chaque rentrée recommencerait la même chose, apprenant les mêmes leçons en compagnie du même enseignant et des mêmes camarades, un cauchemar, une vie d'abrutissement et d'emprisonnement.

Il faut progresser, aller plus loin, plus haut. Son épouse ne l'aime plus et lui non plus, il la fuit, de plus en plus souvent en déplacement pour ses conférences, dans tout le pays et sur tout le globe, et partout on le célèbre, on l'acclame, alors qu'à la maison sa femme ne lui adresse plus la parole ou bien pour le noyer de reproches. Ils se séparent donc, provisoirement pour faire le point disent-ils, mais ils savent que c'est définitif, qu'un divorce suivra bientôt.

Elle lui a dit, et c'est tellement idiot, tellement faux, qu'il était devenu imbu de lui-même, que la Lune lui était « montée à la tête ». Tout simplement, elle ne veut plus être une épouse-de, la femme de celui qui a marché sur la Lune, elle n'est plus fière de lui, ou plus exactement elle n'en peut plus d'être fière de lui, elle étouffe sous le poids du patronyme, Madame-Neil-Armstrong, elle veut qu'on lui rende sa vie, elle demande la liberté, il lui l'accorde, et c'est lui qui soudain se sent libéré de tous ses soucis.

Qu'y a-t-il encore à faire sur cette Terre, collé au plancher des vaches ? Pas grand chose, si ce n'est tout tenter pour quitter le sol, apprendre à voler, comprendre, perfectionner, expliquer aux autres comment déjouer la force de gravité. Il enseigne l'aéronautique à l'Université, le week-end il vole dans son petit avion personnel, et aussi à l'occasion dans d'autres, plus grands et plus rapides, qu'on lui prête quelques heures avec force publicité puisqu'il est une immense célébrité. Une fois, deux fois, trois fois la

vitesse du son, aux commandes de l'avion espion SR-71 Blackbird, comme jadis aux commandes de l'avion-fusée X-15, quand en 1960, avant même de partir dans l'espace, il avait été un des rares pilotes à dépasser les 7000 km/h et avait survécu, et il a survécu à tout, il se demande comme c'est possible, il s'en étonne, il s'en veut, pourquoi est-il vivant, lui dont la vie est somme toute commune, et pourquoi est-elle morte, elle, sa petite fille, la plus pacifique et la plus belle de toutes les créatures de ce monde ?

Il se pose toutes ces questions en montagne, c'est l'hiver et une superbe après-midi de février, la neige des pistes d'Aspen Colorado est parfaite, abondante et tassée par trois jours de temps calme. La famille est venue skier, Armstrong a précédé son fils et sa belle-fille, il a pris seul la remontée mécanique, il va faire une première descente en solo, dans le silence glacé et sec, bleu et éblouissant.

Le télésiège le hisse doucement le long de la montagne et tout autour il voit la

vallée s'ouvrir avec ses pentes adoucies par l'homme et ces larges pistes tracées au milieu des forêts. Les crêtes encerclent la station comme une couronne posée au seuil du ciel, alors il fait du regard un tour complet, et soudain, là, à la verticale d'un pic, solidement accrochée sur le bleu, il la voit. La Lune. Un disque blanc avec de grands cratères gris, qui semble comme tatoué sur le bleu, punaisé, ou même enfoncé dans une encoche du ciel, comme le lui avait joliment dit un jour sa femme. Il y a dix siècles, les poètes chinois s'enivraient seuls la nuit en apostrophant la Lune, et jamais ils n'auraient pu imaginer qu'un de leurs semblables puisse un jour être propulsé jusqu'à elle et marcher sur son sol. Il a fait ça, il s'est rendu là-haut et il a été le premier être humain à poser le pied sur la Lune, il a pris possession des lieux, de facto il les a annexés, il en est devenu le roi pour toujours. Il y pense en souriant : la Lune, c'est ma deuxième maison.

Maintenant il descend calmement la pente, planter des bâtons, coup de reins,

pivotement des skis, virages larges, droite, gauche, l'habituelle danse silencieuse, puis peu à peu il réduit son allure, il est vidé, beaucoup trop fatigué. Son fils depuis le sommet le voit décrire des courbes de plus en plus larges, devenir très lent, s'arrêter presque, comme une décomposition du mouvement image par image, et quand il le rejoint, son père lui dit : « Je ne me sens pas bien du tout », et son visage est blême. Armstrong s'assoit au milieu de la pente, et sans même décrocher ses skis il s'allonge sur le côté comme s'il allait dormir. Il est évacué dans l'heure qui suit et opéré à cœur ouvert le lendemain.

La célébrité qui ne cesse de grandir, sa séparation, puis la mort de ses pauvres parents l'année suivante, il était temps de lui changer le cœur, modifier le moteur, adapter la carcasse à ce nouveau monde dans lequel il vit à présent. Un siècle passera peut-être avant que des humains retournent sur la Lune, vers 2069, il a bien fallu trois siècles pour que les Indes Nouvelles deviennent les États-

Unis d'Amérique. Son nom restera, mais en attendant il doit vivre.

Opéré, réparé, guéri et rajeuni, un matin de l'été suivant, il s'est levé très tôt, c'est un mardi, c'est son jour de golf. Comme chaque semaine il retrouve ses amis à la première heure et ils prennent leur petit-déjeuner ensemble, devant le gazon, sous le bruit régulier des arroseurs à brise-jet. Café italien, thé vert, lait entier, croissants et viennoiseries françaises, jambon de Parme et œufs, oranges fraîches de Floride, un vrai en-cas matinal avec ses amis retraités, anciens médecins, anciens assureurs, anciens universitaires ou anciens avocats, il est le seul ancien astronaute. Ses amis ont invité à se joindre à

eux une femme d'environ quarante ans qui vient de perdre son mari, et elle est si belle, si énigmatique, si perdue, une blonde aux yeux marron, athlétique et le port altier, Carol.

Leurs amis communs ont arrangé la rencontre et ils avaient vu juste, l'étincelle a lieu et les brindilles prennent feu, la chaleur revient en eux, il y avait bien quelque chose à attendre, l'espoir est récompensé. L'époux de Carol est mort dans l'accident d'un petit avion de tourisme et elle tombe amoureuse du plus célèbre des pilotes d'essai, d'un des hommes les plus célèbres du monde. Elle le découvre, timide, doux, triste, incroyablement comique également, soudain capable de plaisanter sans discontinuer, et ceux qui le connaissent disent qu'il n'avait jamais été comme ça avant, il a changé, il change d'heure en heure depuis qu'elle et lui sont ensemble, il devient un personnage lumineux, un boute-en-train comme son collègue lunaire Buzz Aldrin. Armstrong n'a que soixante-deux ans, sa vie commence à

nouveau. Plus tard, peut-être que des observateurs remarqueront que dès lors qu'il a vécu avec Carol toutes les photos publiques de lui le montrent riant, souvent hilare jusqu'au clownesque, décontracté, détaché, libéré. Comme s'il avait plus ou moins basculé dans une douce euphorie, qu'il prenait enfin la mesure de son lointain exploit spatial.

Un homme qui a vécu l'enfer puis des épisodes extraordinaires sans jamais y croire réellement et qui soudain, par l'action d'une femme inspirée, se laisse glisser dans le paradis sans commencement ni fin, sans cause et sans conséquence, la pure joie biologique d'être en vie, un simple papillon, comme un simple roseau même, comme s'il avait réussi à devenir un autre, un second être né du premier être, son propre descendant, et c'est précisément pour parvenir à ça qu'on se met en couple avec quelqu'un. Armstrong divorce formellement de sa première femme et il épouse Carol.

Ce n'est pas la Lune qui l'a changé vrai-

ment, c'est une femme, et cette femme, elle aussi, est transfigurée par cet homme, si calme et si courageux, qui analyse tout et comprend tout, qui a marché le premier sur le sol lunaire sans jamais, elle en est certaine, avoir eu peur une seule seconde, et il est resté ensuite si modeste, et il est en même temps devenu tellement drôle, terriblement comique, elle ne l'imaginait pas ainsi, lui aussi l'ignorait. Ce monde-ci, cette vie, à force d'absurdité et d'illogisme, est profondément drôle, à la lumière de sa chandelle verte rien n'a d'autre sens que comique. Il est au cœur du réacteur à bêtise, il est bien placé pour tout voir, les choses publiques à son sujet vont toutes en empirant, les autographes, le coiffeur, les grandes entreprises qui utilisent à son insu son nom et sa voix prononçant la fameuse phrase lunaire, petit pas pour un homme et grand bon pour l'Humanité, ou les rumeurs sur sa conversion à l'islam, lui qui a toujours été si peu religieux, sans parler des diverses théories du complot selon lesquelles Apollo 11 n'a jamais

été sur la Lune et que tout leur voyage a été truqué. Tournez, petites planètes, comètes et autres astéroïdes, vous me regardez mais moi je ne vous vois pas, vous ne troublez plus mon sommeil, c'est moi votre soleil, si proche et cependant si loin de tout, il suffit d'arrêter l'horloge, deux êtres qui s'aiment d'amour héritent de ce pouvoir.

Mais tout a une fin ici-bas. Bientôt son cœur a besoin d'un nouveau pontage, ce sera le quatrième, alors qu'il s'apprête à célébrer son anniversaire, le quatre-vingt-deuxième. Il faut repartir à l'hôpital, encore se faire réparer le corps, depuis dix ans il a tellement fréquenté les médecins et les cliniques, on lui a changé toutes les pièces du moteur, on l'a refait à neuf, morceau après morceau, et ça le fait sourire. Il n'a même plus peur d'entrer à l'hôpital, plus d'angoisse et plus de douleur, la routine de l'ancien ingénieur, ancien pilote d'essai et ancien astronaute sans cesse à l'entraînement, remettant son ouvrage cent fois sur le métier, tout vérifier, tout contrôler, veiller au moindre détail, il

connaît parfaitement ça. Faites ce qu'il y a à faire, docteur, vous avez toute ma confiance.

Peu après l'opération, la convalescence commence à peine, c'est une fin de matinée, il est assis dans son fauteuil face au jardin, et soudain il comprend que pour lui la vie est finie. Son pouls se ralentit, un à un ses muscles se raidissent, un sommeil irrésistible lui ferme les paupières, son corps a fait son temps, l'histoire est terminée. Mission accomplie, passons à autre chose.

Il connaît la suite, les larmes de Carol, insupportables, et ses pauvres enfants et petit-enfants, puis les médias, l'hommage national, ses collègues, la NASA, les mots du Président Obama. L'espace d'une seconde, il voit distinctement sa messe d'adieu à la cathédrale nationale de Washington, dont l'un des vitraux contient d'enchâssé un morceau de roche lunaire qu'Aldrin et lui ont ramené avec eux, une messe pendant laquelle une chanteuse de jazz interprètera *Fly me to the moon*. Il devine aussi la dispersion de ses cendres dans l'océan Atlantique le lende-

main de la messe, ce sera lors d'une cérémonie sur le croiseur USS Philippine Sea, au large de la Floride, et la Marine lui rendra les honneurs militaires.

On célèbre ses funérailles mais lui il sait qu'il n'est pas mort, les autres meurent mais soi on ne meurt jamais, on reste toujours conscient, quelque part et à jamais.

L'urne de marbre rose que les mains de Carol ont serré pendant de longues minutes sur le pont du navire coule maintenant lentement, verticale comme un fil à plomb, aussi rapide que ses fusées jadis, les lanceurs Titan et Saturn qui perçaient le ciel, et aujourd'hui c'est Armstrong qui, compressé en un petit bloc de cendres, perce l'océan jusqu'à cet instant où l'urne touche le fond et soulève un nuage de sable qui trouble l'eau longtemps. Il est redevenu poussière, il a rejoint sa dernière demeure, là où il va retrouver tous ses morts, il est revenu là-haut, il est enfin chez lui, dans la Mer de la Tranquillité.

Site web : marcpautrel.fr